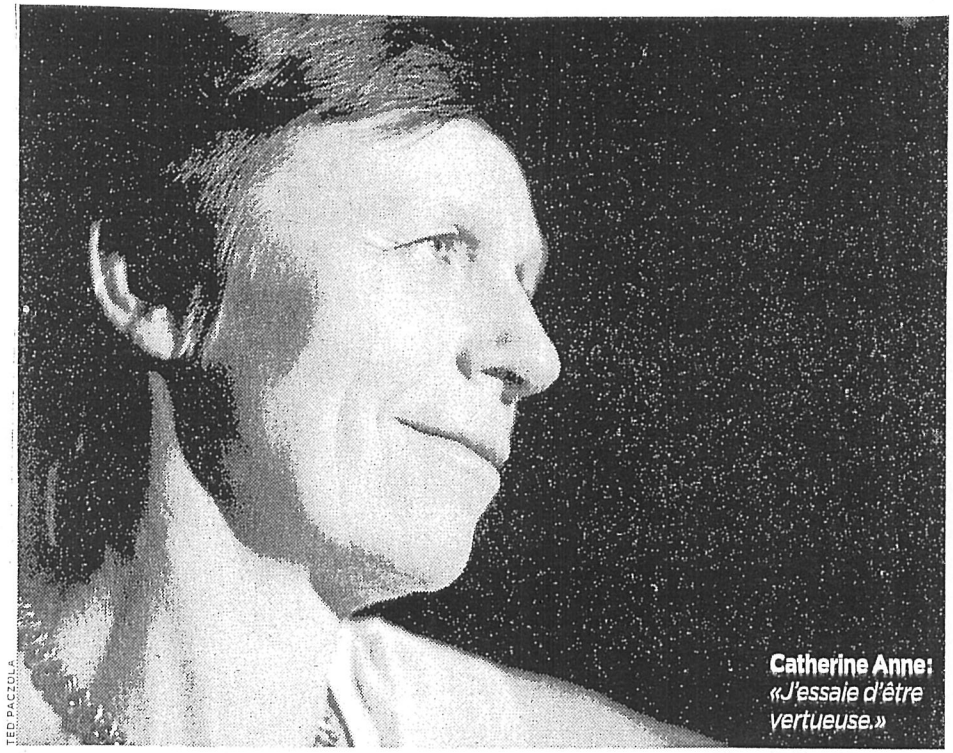
Quotidien National ☎ : 01 42 76 17 89
T.M. : 200 211 L.M. : 872 000
MERCREDI 22 MARS 2006
Libération


TED PACZULA
Catherine Anne: «J'essaie d'être vertueuse.»

Le TEP sur les épaules

Catherine Anne, directrice du Théâtre de l'Est parisien, mise sur les auteurs contemporains et le public jeune.

Catherine Anne dirige actuellement les répétitions d'une nouvelle pièce dont elle est l'auteure et qui sera prochainement créée sur la scène du TEP (Théâtre de l'Est parisien), théâtre qu'elle dirige depuis plus de quatre ans. Avec Olivier Py à Orléans (il y crée bientôt sa nouvelle œuvre, *Illusions comiques*) et Jean-Michel Ribes au Rond-Point (qui a mis à l'affiche cette saison la reprise de *Musée bas musée haut*), elle est dans le trio de tête des auteurs-metteurs en scène devenus directeurs de grands établissements subventionnés. Des trois, Catherine Anne est la moins connue. Non qu'elle soit la moins talentueuse, mais elle ne possède ni la faconde d'un Py, ni l'entregent d'un Ribes. D'un naturel discret et d'une écriture itou, elle est assurément la moins médiatique.

Spartiate. Anne partage avec Ribes (bien mieux doté financièrement) la même ambition en forme de règle: monter uniquement des auteurs vivants, ce qui n'est pas forcément une preuve de vie. Mais tout les oppose. A la tête de trois salles, Ribes s'est lancé dans une boulimie de spectacles qu'il produit ou, le plus souvent, accueille dans les conditions généralement spartiates (surtout pour les petites salles) du seul paiement «à la recette». Ce à quoi se refuse Catherine Anne, qui entend assurer un minimum honnête aux artistes qu'elle invite dans sa salle unique. *«J'essaie d'être vertueuse»*, dit-elle joliment.

Au bas des Champs-Elysées, Jean-Michel Ribes fait en sorte de drainer des spectateurs qui, comme le panorama esthétique des spectacles à l'affiche du Rond-Point, ouvrent grand l'éventail. On y croise un public qui va au théâtre de boulevard, un autre plus habitué des établissements subventionnés, et les *Mezze* de Rollin et Baer ont su capter un public venu de la télévision, qui n'allait guère au théâtre. En haut de l'avenue Gambetta, dans le XXe arrondissement, l'enjeu du TEP est tout autre. Catherine Anne cherche aussi à capter un public qui ne va pas, ou peu, au théâtre, mais par des moyens moins visibles et cependant passionnants.

Chaque année, un auteur vivant est salarié sur toute la saison. Il forme équipe avec les comédiens permanents (trois) et est associé de près à toutes les activités, en particulier à cet axe crucial, aux yeux de Catherine Anne: *«Montrer du théâtre accessible aux enfants»* (elle ne parle jamais de «théâtre pour enfants»). Chaque auteur s'y met, elle la première. *«C'est un enjeu théorique»*, insiste-t-elle. L'enfant rencontre le théâtre et l'auteur de la pièce. Papotages d'après spectacle, ateliers d'écriture, discussions dans les classes. *«La présence des auteurs ouvre des choses magiques.»* Conséquemment, *«les enfants permettent de toucher les adultes. Soit parce qu'ils viennent avec leurs parents, soit parce qu'ils leur parlent du théâtre, leur donnant ainsi l'envie d'y aller.»*

Partenariats. Certains samedis, le TEP propose un *«théâtre en famille»*: un spectacle est programmé au milieu de l'après-midi, puis les enfants rencontrent l'équipe des comédiens et l'auteur, les parents assistant à un autre spectacle à 19 heures. Et tout le monde se retrouve ensuite. La formule fonctionne de mieux en mieux. Les deux tiers du public «jeune» du TEP viennent de Paris (et pas seulement des arrondissements de l'est) et de la banlieue proche. Les partenariats avec les collèges et les lycées se multiplient, et le TEP n'arrive plus à répondre aux demandes. Il en va de même pour la formation donnée dans les IUFM auprès des apprentis enseignants, pour expliquer ce qu'il est possible de faire avec le théâtre. Là aussi, la demande est énorme. Sans parler du travail mené sur le quartier, dans un des arrondissements les plus populaires de la capitale.

Le paradoxe est que le TEP – qui, ni théâtre national, ni centre d'art dramatique, n'a pas un statut bien défini – est uniquement subventionné par l'Etat (1,365 million d'euros par an). La ville de Paris, qui verse son obole au théâtre du Rond-Point, ne donne pas un centime au TEP. Pourquoi? Mystère. Catherine Anne aimerait bien le savoir. Les Parisiens aussi.

JEAN-PIERRE THIBAUDAT

LE MONDE DE L'EDUCATION Ojd : 43847
80 BOULEVARD AUGUSTE-BLANQUI
75707 PARIS CEDX 13
Tel: 01 57 28 20 00 (Mensuel)
JUIL/AOUT 05 VB -0015405911-
l'Argus de la presse PARIS
Copie interdite sans autorisation du C.F.C.

ENTRETIEN

CATHERINE ANNE

Libérer les forces de la créativité

Auteur, metteuse en scène et directrice du Théâtre de l'Est parisien, Catherine Anne aime « chatouiller l'imaginaire » des enfants comme des adultes, avec des mots et quelques comédiens. Pour cette femme de théâtre, l'imaginaire ne s'inculque pas. C'est l'état d'imaginer qui s'apprend, en acceptant d'abord l'ennui.

***Le Monde de l'éducation* : Pensez-vous, comme Gianni Rodari, qu'il faut stimuler l'imagination des enfants ? La créativité serait-elle une aptitude qui se cultiverait ?**

Catherine Anne : Il me semble qu'il y a une façon d'être au monde qui nous met en rapport avec l'imaginaire et une autre qui nous en éloigne. C'est un peu comme la sensibilité : je pense que tout être humain est sensible au départ, comme il est imaginatif. Mais les conditions d'existence, d'apprentissage, d'affection et d'intelligence vont permettre d'être en rapport ou non avec sa sensibilité, son imaginaire. C'est là qu'il existe un lien avec l'éducation, car elle peut favoriser ce rapport avec ses capacités d'imagination. Est-ce une part de soi que l'on accepte et qu'on laisse respirer ? En revanche, l'idée d'imagination travaillée me fait un peu peur. Je serais empêtrée face à un imaginaire codifié qu'on apprendrait. Ce qu'on peut apprendre, c'est d'être en état d'imaginer. Mais l'imaginaire de chacun, c'est une zone qui relève peut-être du secret, dans laquelle l'éducation n'incarne pas une régulation forcément positive.

Comment l'éducation peut-elle aider les enfants à être en état d'imaginer, sans formater leur imaginaire ?

Elle peut les aider à se percevoir comme des êtres complets et à accepter la non-action. L'ennui est une espèce de mot repoussoir sur lequel les enfants se ruent. Ils le renvoient à la face de leur entourage comme un problème. Or, moi je trouve que la vacance est nécessaire pour grandir, rêver, réfléchir, imaginer… S'il n'y a pas d'espace pour ce petit vertige existentiel qui se traduit par « je n'ai rien à faire, qui suis-je ? », on les occupe mais ce n'est pas très intéressant. L'ennui, la rêverie, font partie de la vie. Et parce qu'on n'est pas actif, quelque chose va survenir, peut-être de l'espace imaginaire. Il convient aussi de calmer le mouvement : l'imaginaire ne se développe jamais aussi bien que lorsqu'on accepte de laisser retomber ce stress assez constitutif de notre société, en particulier en ville. Un autre facteur favorise la créativité, qui relève davantage de l'école : l'accès à ce qu'a produit l'imaginaire des autres, pas pour montrer un chemin mais pour rassurer cet espace en soi, pour donner envie…

Faut-il nécessairement posséder des références culturelles ou artistiques pour pouvoir créer ?

Deux forces coexistent dans l'acte de créer. La première, c'est une forme d'incursion intérieure, la nécessité à extérioriser quelque chose de soi. Cette énergie pousse à inventer. On sait qu'il existe une vraie possibilité de création sans aucune référence, ni culture, ni apprentissage technique. La seconde, c'est la capacité à structurer ce que l'on invente. Des connaissances et des outils peuvent aider à débloquer la réalisation. Cependant, à un moment, l'apprentissage, la culture et le rapport aux œuvres du passé peuvent devenir un frein. Lorsqu'on s'adresse à tous, on ne peut négliger le savoir parce qu'il donne de la force pour vivre. Dans le même temps, on ne peut écraser les élèves de techniques ou de culture car, dans certains cas, elles représenteront un empêchement. Le rôle de l'éducation est assez délicat car il faut parvenir à laisser de l'espace aux deux, à la force pulsionnelle et à la construction. Et selon chaque personne le dosage peut être différent.


D. R.

Claude Lévi-Strauss dénonçait dans les années 1970 un *« monde de facilité et de gaspillage »* : à trop devancer les besoins des enfants, notamment en matière culturelle, la société brouillerait le savoir. Que pensez-vous de cette analyse ?

Je ne me sens pas très éloignée de ce point de vue. Je suis un peu consternée par l'immense confort matériel de nombre d'enfants, rassasiés sur ce point. La question du « comment on accède à son désir » ne se pose presque pas. Le seul chemin proposé, c'est l'ouverture des porte-monnaie. Il est ridicule et ne nous satisfait pas. Car le plaisir passe par l'effort pour obtenir quelque chose, dans un acte de création ou autre chose. Et le savoir permet de connaître un peu mieux un monde que l'on ne possédera jamais complètement. Y accéder, c'est grandir.

> « L'adolescent peut accéder à tout, à partir du moment où l'on propose du théâtre pour adultes de qualité, avec un souci d'accessibilité. »

En voulant favoriser l'éducation à l'imaginaire, à travers, par exemple, le développement de la littérature ou du théâtre pour la jeunesse, ne minimisons-nous pas l'effort, comme le pense Claude Lévi-Strauss ?

Cette position me renvoie à mon refus d'envisager le théâtre pour adolescents. Je ne souhaite pas écrire ou programmer un spectacle de ce type car, pour moi, l'adolescent peut accéder à tout. Il peut capter Shakespeare, Eschyle, Durif ou Dorin, à partir du moment où l'on propose du théâtre pour adultes de qualité, avec un souci d'accessibilité. En revanche, entre 3 et 12 ans, tout n'est pas digérable. Mais on peut présenter à des enfants des spectacles ambitieux sur le plan de l'écriture, de la scénographie, de l'interprétation… Il ne faut pas réduire les champs mais les ouvrir. Par exemple, quand j'écris pour ce public, j'ai envie que le spectacle soit porteur de plein de mots que les enfants ne connaissent pas. Dans le rapport sensuel, musical, naît une première familiarisation avec le mot. Par exemple, il est évident que dans *Le Chaperon rouge*, les enfants ne comprennent pas *« tire la chevillette et la bobinette cherra »*, mais cette phrase, avec sa musicalité, invite à la curiosité et à l'imaginaire. Dans mon rapport à la scène, je sollicite extrêmement cet imaginaire. Par exemple, le spectacle que je viens d'écrire pour les enfants à partir de 3 ans, *Crocus et fracas*, a été monté dans un lieu qui n'est pas une scène de théâtre, en bifrontal, sans effet de lumière ni décor. C'était ambitieux de ce point de vue : on peut parvenir à chatouiller l'imaginaire juste avec des mots et deux comédiens. L'enfant voit plein de choses qui ne sont pas montrées, l'adulte aussi.

Dans une société qui privilégie la consommation et l'activité effrénées, la créativité de chacun a-t-elle encore une place ?

Les enfants très jeunes ont un grand accès à l'imaginaire, presque évident. C'est un peu effrayant de voir comment ils le perdent, vers 7 ou 8 ans. On a l'impression qu'ils sont moins libres, que leur créativité se rapporte à des choses plus convenues, se resserre. Peut-être ne nous font-ils plus participer, peut-être la bloquent-ils… Il est vrai que dans les apprentissages scolaires il existe une injonction à être dans le réel. La place laissée à l'imaginaire paraît dépendre du bon vouloir et de la dynamique de l'enseignant. Et beaucoup se battent contre une énorme administration qui rationne les vivres. Ceux que je côtoie, les professeurs qui travaillent en partenariat avec le Théâtre de l'Est parisien, ont l'envie et l'énergie de faire partager leur passion du théâtre avec leurs élèves. Au fond, je me demande comment vivent les adultes dans le métro, dans les bureaux : n'ont-ils pas d'imaginaire ou est-il cadenassé ? Comme cette capacité n'est pas socialement partagée, on a l'impression que les gens l'ont perdue. Mais en fait, parfois, il suffit de lâcher un maillon…

Propos recueillis par Diane Galbaud

CATHERINE ANNE

Après l'emblématique Guy Rétoré qui l'a créé il y a une quarantaine d'années, le Théâtre de l'Est Parisien est aujourd'hui dirigé par l'auteur, comédienne et metteur en scène de théâtre Catherine Anne qui veut faire de ce lieu *"un espace pour exister ensemble"*. Une volonté qui se traduit par un réancrage dans le quartier et l'ensemble du 20e. En accueillant en résidence tout au long de l'année des artistes contemporains qui seront en contact avec le public et en entreprenant une opération « hors les murs » dans les bibliothèques, les cafés, les écoles et les entreprises de l'arrondissement, cette femme engagée donne à voir et à entendre la culture partout.



Photo : Jean-Luc Vallet

Le pari est énorme et beau. *"Malgré les difficultés du présent, malgré le poids du passé, malgré tous les empêchements et la poussière du quotidien"*, Quitte à bouleverser les habitudes -elles ne sont jamais bonnes -, à questionner le passé, à bousculer les symboles. C'est important, les symboles. Désormais, par exemple, le Théâtre de l'Est Parisien ne se contractera plus en TEP. Une page semble se tourner. Une manière de tuer le père ? Non. *"Juste tenter de donner un nouvel élan à un lieu en perte de vitesse"*. Le père du TEP, pardon, du Théâtre de l'Est Parisien, c'est Guy Rétoré. Lointain flash-back : nous sommes au milieu des années cinquante. Après de nombreux succès, la compagnie de la Guilde, menée par Guy Rétoré, se lance un défi fou et beau : implanter un théâtre dans l'Est parisien, quartier populaire par excellence. *"Il faut d'abord créer un véritable lieu*, disait Rétoré à ses camarades, *alors ils viendront, ils nous parleront, et, plus important, ils se parleront"*. Toucher les classes les plus démunies est un combat, mot d'ordre d'alors. Guy Rétoré et ses amis vont lutter à leur façon. Ils multiplient les visites d'ateliers, de bureaux, de cantines... Montrer que l'art est universel, qu'il est plus, bien plus, que le simple passe-temps d'une élite. La lutte remporte sa première bataille en 1962. Cette année-là, le "TEP" ouvre ses portes dans la salle de l'ancien cinéma "le Zénith", rue Malte-Brun. Pas de cintres, pas de coulisses, pas de locaux de répétition, pas de cafétéria. Juste une salle dédiée au "théâtre-citoyen", comme le veut l'expression. Même inachevée, cette victoire permet l'espoir.

Un théâtre contemporain

Aujourd'hui, le théâtre se trouve avenue Gambetta, mais la volonté reste la même. Catherine Anne veut fidéliser un nouveau public, notamment grâce à une programmation qui met en avant les auteurs contemporains et une ouverture vers le jeune public. *"Je pense que c'est un enjeu artistique et politique essentiel. Nous devons nous implanter dans le présent et préparer l'avenir. Nous nous plaçons plus dans la découverte que dans la (re)visite du passé"*. Discours dicté par la mode ? Absolument pas. Catherine le tient depuis de longues années, bien avant qu'il ne soit popularisé par Jean-Michel Ribes et son Théâtre du Rond-Point des Champs-Élysées. *"Il y a six ans, j'ai écrit un projet qui préconisait la naissance d'un lieu où les textes joués seraient écrits par des auteurs contemporains. Mais pas seulement. Il m'importe aussi que ceux-ci soient présents tant au moment de l'élaboration des spectacles, qu'à l'instant de la rencontre avec le public"*. Des rencontres ? *"Chaque auteur ira parler de son oeuvre à la bibliothèque Saint-Fargeau"*. Ainsi de Michel Vinaver, écrivain de théâtre talentueux, dont les œuvres ont été montées par les plus grands comme Antoine Vitez, qui ira à la rencontre du public pour débattre de deux de ses pièces représentées cette année « Les travaux et les jours » et "l'Emission de télévision". Ou Karin Serres qui signe les textes de plusieurs spectacles-baladeurs et propose des chantiers d'écriture pour enfants et adultes. La participation des auteurs ne sera donc plus ponctuelle. Catherine Anne a souhaité qu'ils travaillent avec le Théâtre de l'Est Parisien tout le long de la saison. Qu'ils proposent plusieurs pièces. Une volonté de continuité qui touche également les comédiens. *"La vie du théâtre sera animée de l'intérieur par une troupe engagée toute l'année"*. Une équipe réduite et soudée qui jouera parfois "hors les murs", lors de "spectacles baladeurs". *"Nous irons dans les cafés, les comités d'entreprises, la mairie, les établissements scolaires..."* L'esprit du père est toujours présent. La lutte continue.

Toucher le jeune public

Elle ne va pas dans une seule direction. Catherine Anne veut aussi toucher le jeune public. Faire du théâtre pour les enfants, l'idée est belle, forcément belle. *"Une poursuite de l'utopie du théâtre populaire. Lors des représentations pour les scolaires, c'est un plaisir de voir des enfants, de toutes origines sociales et culturelles, réunis ensemble."* Ici aussi, Catherine semble être un précurseur. *"Très peu de pièces sont destinées à un jeune public. C'est un secteur médiatiquement mal relayé et objectivement déficitaire. Non pas que la fréquentation soit faible, mais les théâtres ont l'obligation morale de proposer des prix attractifs. Les recettes sont moindres"*. Une problématique qu'évite en partie le Théâtre de l'Est Parisien : il est subventionné. La rencontre avec le jeune public ne se fait pas qu'au sein du théâtre. Une fois par trimestre, la troupe propose, dans une bibliothèque de l'arrondissement, la lecture d'une pièce qui lui est destinée. La première de ces lectures s'est déroulée le 27 septembre, à la bibliothèque Sorbier. Les comédiens ont lu "Petit", une pièce écrite par Catherine Anne, qui sera bientôt (re)présentée au Théâtre de l'Est Parisien les 12, 13 et 14 décembre. Les parents sont les bienvenus. L'art est universel, n'est-ce-pas ?

Théâtre de l'Est Parisien
159, avenue Gambetta - 75020 Paris
infos@theatre-estparisien.net
www.theatre-estparisien.net
location 01 43 64 80 80

3 340300 349384

Mensuel
T.M. : 500 000
☎ : 01 41 46 88 88
L.M. : 2 700 000
décembre 2003

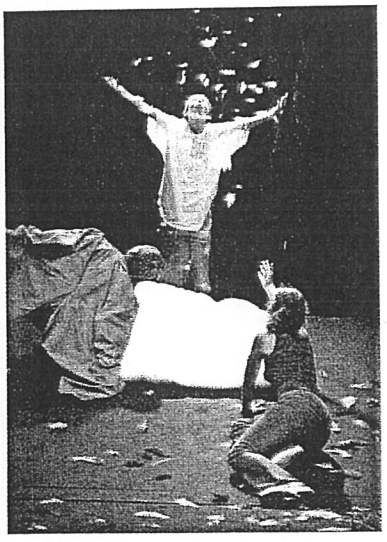
MARIE CLAIRE

UNE JOURNÉE FAMILIALE DE THÉÂTRE AU TEP

Le samedi 13 décembre à 16 h 30, les enfants (âgés de plus de 6 ans) et leurs parents pourront voir «Petit», de Catherine Anne, un spectacle mis en scène par l'auteur et sur une musique de Pascal Sangla. «Petit en a assez d'être petit. Ça le met en colère. Il a peur aussi. Sa sœur se moque. Ses parents sont absents, malades. Tout finira par s'arranger, Petit grandira et maman guérira...» Après cette gentille fable d'une heure et un goûter, les parents pourront, s'ils le souhaitent, assister à la représentation de «Jean et Béatrice», de la Québécoise Carole Fréchette, pendant que les enfants participeront aux ateliers proposés par les comédiens et l'équipe de «Petit». Fin de soirée vers 21 heures.

159 av. Gambetta 20e. Rés.: 01 43 64 80 80.





OUEST FRANCE
10 RUE DU BREIL
ZI RENNES SUD-EST
35051 RENNES CEDEX 09

Tel: 02 99 32 60 00
5 JANVIER 06

Ojd : 762208

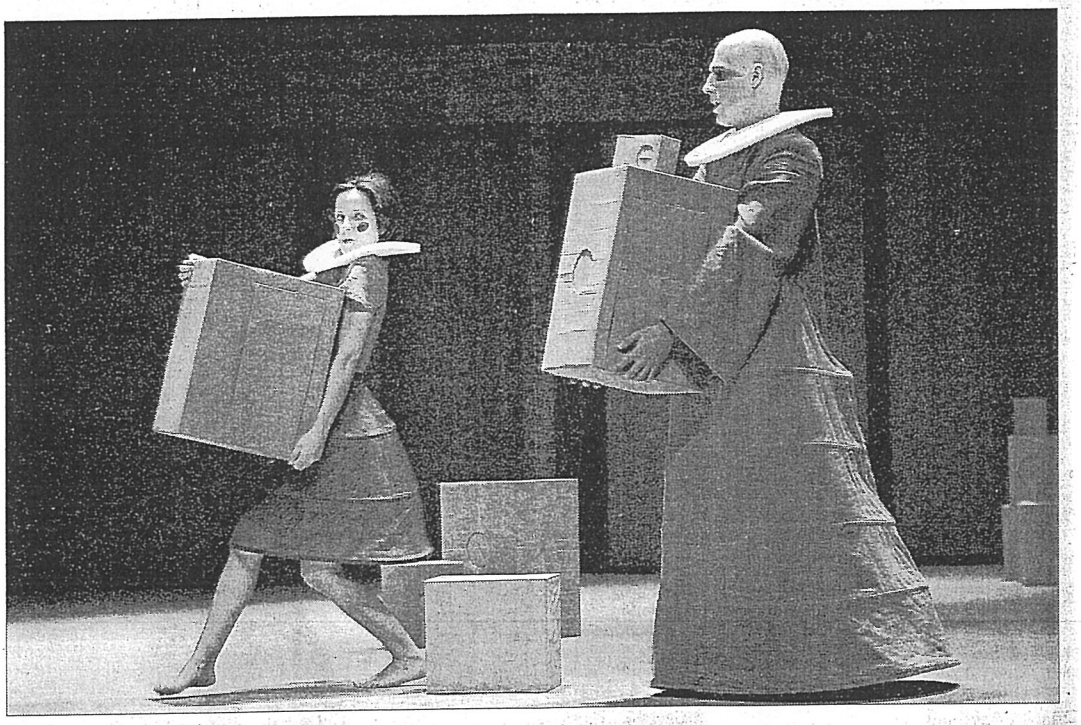
(Quotidien)
AGB -0095661472-

l'Argus de la presse
PARIS

COPIE INTERDITE SANS AUTORISATION DU CFC

Dire tout aux enfants, avec humour

La Plérinaise Nathalie Papin est l'auteure de sept pièces pour enfants et adolescents, toutes éditées à l'École des loisirs et souvent jouées, partout en France. Sauf à Saint-Brieuc. La Passerelle répare cet oubli en programmant *Le Pays de rien*, mis en scène par Catherine Anne.



Au Pays de rien, tout ce qui dérange est mis en cage ou en boîte.

Nathalie Papin, que raconte *Le Pays de rien* ?

La relation entre une fille et son père. Ou plutôt, comment une fille se débrouille avec la tyrannie de son père. Et l'intrusion de l'autre, de l'étranger, en l'occurrence un jeune garçon. Ce père a l'idée d'un monde ou la perfection est représentée par le rien. Il se protège de ce qui le gêne, c'est-à-dire tout, y compris la voix de sa fille. Il met en cage tout ce qui est de l'ordre du bruit. Ce monde de rien est cerné par des enfants errants qui s'agglutinent, en portant des balluchons contenant leurs rêves cassés. Ils doivent dérouler ces balluchons dans le Pays de rien pour ne pas mourir. C'est une pièce sur la tyrannie dans la sphère privée mais également dans le domaine politique.

Vous ne facilitez pas la tâche des metteurs en scène...

Je n'aime pas la facilité. Je crois que les résistances, les contraintes stimulent la créativité. Au théâtre, il est important qu'il y ait des espaces différents. En même temps, c'est très épuré. Il n'y a que trois personnages : le roi, sa fille, le jeune garçon. Paradoxalement, j'écris pour le théâtre mais je n'adapte pas mon écriture à une idée de mise en scène. J'attache beaucoup d'importance à l'écriture, au livre, à l'édition. La mise en scène, c'est autre chose, un autre métier. Et je suis généralement bon public. J'aime découvrir les créations, ce qui m'a échappé dans mon écriture ; voir les mots mener leur vie autonome. J'attends toujours d'être surprise. Dans la mise en scène du *Pays de rien* par Catherine Anne, le personnage du roi m'a impressionnée par sa violence, comme un miroir grossissant. Il y a aussi un partipris de jeu très beau, un travail physique remarquable, comme une calligraphie. Mon écriture est économe en mots. Mais ceux-ci ont plein d'écho. La metteure en scène les a traduits par les gestes des corps.

Vos pièces jeune public abordent toujours des thèmes graves...

Oui, mais je ne les aborde pas de front. La part d'humour et la fantaisie, permises par la littérature jeunesse, sont indispensables. Les enfants se posent des questions essentielles, sur la vie, la mort, qu'ils ne peuvent affronter que par le biais d'histoires. Comme une quête vers une découverte. Mes textes ont souvent un caractère initiatique. Ils partent d'un manque, d'un désespoir, qui donnent le point de départ d'une démarche positive, d'une ouverture vers des rencontres, des rires. Vers l'avenir.

■ **Vendredi 6 janvier**, 19 h 30, théâtre Louis-Guilloux. Nathalie Papin propose une lecture de son nouveau texte, *L'absence*, samedi 7 janvier à 15 h, à la bibliothèque municipale. Entrée libre.

LE JOURNAL DE SAINT DENIS

59 RUE DE LA REPUBLIQUE
93200 SAINT DENIS

Tel: 01 49 33 62 89 (Hebdomadaire)
11/17 FEVRIER 04 LB -0011902418-

l'Argus de la presse PARIS
Copie interdite sans autorisation du C.F.C.

COLLÈGE HENRI-BARBUSSE

Les belles attentions d'un théâtre parisien à des élèves

À l'initiative de la documentaliste, soucieuse d'offrir aux collégiens des respirations hors du strict cadre scolaire, le TEP a engagé un partenariat avec une classe de 5e et leurs filleuls de CM2 de l'école André-Diez.

S'il est un lieu riche en ressources au collège Henri-Barbusse, c'est assurément le centre de documentation. L'endroit abrite des livres, bien sûr, des expositions, souvent, mais aussi des ateliers de contes hebdomadaires, et parfois des spectacles. Ainsi, le 5 février, devant une assemblée mêlant écoliers de l'école André-Diez, et collégiens du lieu, débarquaient Loulou et Destiny, deux copines, employées d'une pizzeria, affligées l'une et l'autre de pieds palmés, qui avaient poussé en l'espace d'une nuit. Allaient apparaître à leurs côtés trois garçons, incarnés par un seul comédien, dont l'un, féru de sciences, souhaitait disséquer le phénomène, qu'un autre rêvait d'exploiter sur une scène de spectacle. Structurée en épisodes, cette amusante tragi-comédie, dont l'auteure, Karin Serres, signe elle-même la mise en scène, était offerte par le Théâtre de l'Est Parisien, en présence de sa directrice Catherine Anne. Pourquoi un tel cadeau? Voici deux ans, Marie Solarz, la documentaliste, à laquelle les collégiens doivent aussi leurs ateliers de contes, avait souhaité que les élèves puissent sortir non seulement de leur quartier, mais aussi de Saint-Denis, pour aller goûter aux plaisirs du théâtre. Elle s'était alors souvenue, qu'avant d'accéder à la direction du TEP, Catherine Anne avait, au temps de sa résidence au Théâtre Gérard-Philipe, en 1993, présenté une pièce itinérante au collège. L'an dernier, débutait ainsi pour deux classes, une 6e et une 5e, un partenariat avec le TEP, où les élèves sont allés voir trois spectacles. Et où ils ont aussi passé deux jours avec des comédiens et techniciens, qui les ont initiés au théâtre, côté scène et côté coulisses. À la dernière rentrée, le partenariat était reconduit pour une classe d'élèves de 5e (les anciens de la 6e déjà impliquée l'année précédente) et pour les 25 écoliers de CM2 de l'école André-Diez, dont ils sont les parrains, dans le cadre du réseau d'éducation prioritaire. Le programme, cette année, comporte encore deux jours d'ateliers (de lecture, jeu, capoeira, etc.), prévus en mars, et trois spectacles, auxquels est donc venu s'ajouter *Pingouins!*, que sa jeune auteure, en résidence au TEP, destine à un public de tous âges, et pour des scènes ou des rues, normalement circonscrites au XXe arrondissement parisien.



PHOTO GÉRARD MEMICO

Les jeunes élèves ont reçu un beau cadeau : un spectacle rien que pour eux...

Débarquaient Loulou et Destiny, deux copines affligées l'une et l'autre de pieds palmés qui avaient poussé en une nuit...

Marylène Lenfant

L'AMI DU 20EME

81 RUE DE LA PLAINE
75020 PARIS

Tel: 01 46 36 80 72 (Mensuel)
FEVRIER 2004 BM -0018891665-

l'Argus de la presse PARIS
Copie interdite sans autorisation du C.F.C.

Le Théâtre de l'Est Parisien, **Une démarche de qualité**

Catherine Anne et son équipe sont en train de réussir un pari formidable :

- Faire du TEP un lieu d'échange et de création toujours en mouvement où le spectateur a sa place au cœur même du processus créatif ;

- Faire du TEP une maison ancrée dans l'arrondissement grâce aux ateliers de jeu, d'écriture, de lecture, au théâtre baladeur hors les murs, aux rencontres à la bibliothèque Saint-Fargeau ;

- Faire du théâtre qui nous parle une langue d'aujourd'hui, simple et accessible, qui a sa beauté et sa poésie.



Photo A.-M. T

Karin Serres (en haut) a la passion de l'écriture. C'est pour « elle comme une passerelle tendue aux autres gens... Les mots, c'est tout un monde et tout le monde y a droit. »

Avec Karin Serres, se régaler de théâtre

C'est avec un très joli spectacle nommé *Colza* qui s'adresse aux enfants à partir de huit ans que, sans hystérie et sans niaiserie, commence l'année 2004 au TEP. Trois personnages Grand, Petit et leur Maman nous font partager quelques instants de leur vie. Une vie au rythme de village où l'on entend des chiens aboyer dans le lointain, un avion traverser le ciel, les cloches sonner la messe de midi et aussi la voix d'un chef de gare annonçant les lieux-dits d'un petit pays.

Karin Serres qui signe ce spectacle à la mise en scène sobre et subtile est l'auteur de l'année au TEP. C'est dans un voyage coloré et sensoriel qu'elle entraîne les jeunes spectateurs trop heureux de se manifester au moindre jeu de scène mais également attentifs à la poésie du texte : « *couché sur le plancher dans l'échelle de soleil qui coule d'entre les volets, j'ai le chant des oiseaux plein la tête* ».

Sur la scène peu d'objets, quelques accessoires utiles à l'action, un citron, un bouquet de lilas, un tabouret, de beaux éclairages, un spectacle dont l'esthétique résolument moderne balaie les clichés et met en valeur les acteurs, l'espace et l'écoute du jeune spectateur. Trois agréables acteurs jouent cette histoire simple. Une mention spéciale à Xavier Loira qui ravit le jeune public de son humour.



Les Pingouins, tragi-comédie itinérante de Karin est une magnifique opportunité de rencontrer au hasard de ses pérégrinations dans le 20e (le Marché Belgrand, Monoprix, la Mairie, la bibliothèque Saint-Fargeau...) les trois comédiens permanents du Théâtre : Anne Marenco, Bastien Colas et Stéphanie Rongeot transformés en pingouins. Ici, c-contre, Stéphanie découvre avec stupeur ses pieds devenus... palmés. C'est agréablement imprévu. A ne pas manquer si vous les rencontrez sur votre chemin.
AMT

La pièce sera reprise du *27 février au 7 mars*. Elle dure une heure et les horaires sont adaptés aux sorties scolaires et les tarifs sont modérés. Du même auteur ne ratez pas *Marguerite, reine des prés*, un chef-d'œuvre d'humour sur la vie à la campagne. Pour tout public, à voir jusqu'au 13 février.

Parallèlement à la programmation dans les murs du théâtre, les acteurs du TEP se baladent actuellement avec une pièce modulable, appelée *les pingouins* en extérieur et dans les lieux les plus insolites : café, bibliothèque, salle de classe, lieu de travail... Nous tirons notre chapeau à l'équipe du TEP qui œuvre avec opiniâtreté pour insuffler de la vie et de la fraternité dans notre quartier.

Pour réserver, téléphonez au 01 43 64 80 80 et pour échanger, n'hésitez pas à pousser la porte du TEP, une excelle lnte équipe chargée de la communication saura vous écouter.

Emma Robin



Photo A.-M. T

3 570400 661950

Bimestriel ☎ : 01 49 29 01 21
T.M. : 200 000 L.M. : 400 000
SUPPLEMENT DE LIBERATION
décembre 2004 - janvier 2005

Paris MÔMES

ENTRETIEN **L'auteur Philippe Dorin passe l'hiver au Théâtre de l'Est parisien.**

"MON THEATRE, C'EST DU REBONDISSEMENT DE LA LANGUE"



SOPHIE ELMOSNINO

Dramaturge et plasticien, Philippe Dorin est l'artisan d'une langue à l'enfantine beauté. Semant sur la page ses mots rares et fragiles comme les cailloux du Petit Poucet pour tracer un chemin au cœur d'un paysage qui reste à inventer par le spectateur. Associé à la compagnie Pour ainsi dire, Philippe Dorin prend ses quartiers dès janvier au Théâtre de l'Est parisien avec *Ils se marièrent et eurent beaucoup* (mise en scène de Sylviane Fortuny) et *Bouge plus !* (mise en scène de Michel Froehly), deux pièces inédites autour de l'amour et de la famille. Et donne rendez-vous aux enfants des écoles et aux habitants.

Quel est le lien entre votre écriture et votre travail de plasticien ?

Pour moi, l'écriture c'est aussi bien inventer des histoires que de recopier des pages. J'écris toujours à la main. Quand j'étais enfant, je ne lisais pas de livres, j'en avais même horreur, mais je collectionnais le papier, j'empilais les pages de journaux. C'est mon seul souvenir lié à l'écrit. Recopier, c'est une manière d'écrire. J'aime ce côté artisanal, le travail de la main. Moi qui suis d'origine paysanne, cela me rappelle les veillées où l'on fabriquait des paniers. Ce geste répétitif de tresser l'osier nous laissait disponibles pour parler...

Comment avez-vous commencé à écrire pour les enfants ?

Je ne sais pas bien comment c'est arrivé, mais écrire pour les enfants m'a obligé à utiliser des mots simples, à poser des situations concrètes, à m'exprimer avec précision. Cette singularité d'écrivain fondée sur le dépouillement, ce sont les enfants qui me l'ont donnée... Les histoires ce n'est pas très important, ce qui compte, c'est les mots. Mon théâtre, c'est du rebondissement de la langue. Les choses existent uniquement parce qu'elles sont dites. Comme les enfants lorsqu'ils jouent, ils énoncent beaucoup et changent de règle à tout moment.

D'ailleurs, vos personnages changent de fonction à leur guise...

Au théâtre, les choses sont toujours à inventer, les situations existent dans l'instant où elles sont dites, ce sont les mots qui donnent le sens. Je suis fasciné par ces contes populaires où les personnages sont réduits à l'essentiel – le meunier, sa femme, le cadet –, il n'y a pas de fioritures. Au théâtre, c'est pareil, le texte n'est que l'ossature, c'est au spectateur de voir avec son imagination. Un jour, quelqu'un m'a dit : « Cette pièce brille par son absence » ; c'est l'un des plus beaux compliments que l'on puisse me faire.

Vos textes traitent de sujets graves comme la mort, l'abandon...

Les enfants n'ont pas beaucoup d'expérience, il n'y a que les histoires qui peuvent les rassurer sur la vie. On peut leur parler de tout, mais il faut le faire comme eux, très simplement, pas de façon morbide. Quand un enfant dit à une vieille personne qu'elle va bientôt mourir, ce n'est pas cruel, c'est un simple constat. Ce qui me rapproche des enfants, c'est l'écriture. Ce que je cherche, c'est cette part perdue qu'ils ont encore, cette façon si poétique de raconter le monde qui leur vient de manière presque accidentelle.

C'est important d'emmener les enfants au théâtre ?

Bien sûr. C'est le seul endroit où il y a encore de la vie. Quand les enfants voient des gens s'embrasser à la télé ou au cinéma, ils s'en fichent ; au théâtre, les réactions sont très fortes. Il n'y a qu'au théâtre que l'on peut faire le noir total, le silence complet. C'est pour cela qu'il faut tenter des expériences limites. Que ce soit pour enfants ou non, le théâtre est avant tout un art toujours en recherche.

**La plupart des pièces de Philippe Dorin sont éditées à L'Ecole des loisirs.*

DEUX SPECTACLES...

Ils se marièrent et eurent beaucoup. **A partir de 7 ans.** *Mise en scène Sylviane Fortuny. Du 14 au 23 janvier et du 1er au 12 février. Les ven 14, mar 18, mer 19, jeu 20, ven 21 janvier à 14h30. Le sam 15 janvier à 19h. Les dim 16 et 23 janvier à 15h. Tarif: 10 et 8 €.* ***Bouge plus !*** **A partir de 10 ans.** *Mise en scène Michel Froehly. Les ven 21, 28 janvier ; 4 et 11 février à 20h30, les sam 22 et 29 janvier et les 5 et 12 février à 19h. Tarif: 21 et 8 €. Théâtre de l'Est parisien. 159, avenue Gambetta, Paris XXe. Mo Gambetta. Tél.: 01 43 64 80 80.*

...ET DES RENDEZ-VOUS

Les pastilles de papier: dégustation de quelques petites douceurs littéraires sous forme de pastilles et de verres en papier au Salon du livre de Montreuil, le 24 novembre à 12h30 et le 25 novembre à 14h30.

Ecrivain public: du 4 janvier au 19 février, Philippe Dorin installe son bureau d'écrivain à la bibliothèque Saint-Fargeau pour débuter l'écriture de sa prochaine pièce. Le public pourra en suivre l'avancée et prendre rendez-vous, le samedi matin, pour se faire écrire un mot (lettre, poème, conte...). Bibliothèque Saint-Fargeau, 12, rue du Télégraphe, Paris XXe. Tél.: 01 45 66 84 29.

Petits mots d'amour: diffusion sur France Inter des 20 petits mots d'amour de l'auteur enregistrés par les enfants de l'atelier théâtre du TEP, les samedis et dimanches en janvier et février, à 7h15. Et aussi jeu de piste dans les livres, passage du colporteur dans les classes et lecture de contes... Renseignements au TEP: 01 43 64 80 80.



SYLVIANE JANOU

Répétition du spectacle « Ils se marièrent et eurent beaucoup ».

Le journal des arts vivants en Ile-de-France
n°115
la Terrasse

Marguerite, reine des prés

Une fable contemporaine rieuse sur des comportements parentaux excessifs.

Karin Serres n'a pas sa langue dans sa poche, et lectrice malicieuse de Françoise Dolto ou pas en tant que jeune mère de famille, les histoires de relations de parents à enfants comme il est de bon ton de le dire, elle en connaît un rayon.



Photo : Christophe Raynaud de Lage

Muguette, la mère de Ludo et de *Marguerite, reine des prés*, ne l'intimide en rien. C'est pourtant elle, la génitrice, qui domine, qui commande dans la maison, permet de ou pas à son fils, à sa fille, et à Gilbert Bougol, son bon à rien de mari. La terrible Muguette n'hésite pas à gifler Ludo, un ado déjà conscient et rebelle face à sa mère : « *T'auras qu'à réfléchir la prochaine fois avant de parler. N'importe quoi !* » Des paroles autoritaires, humiliantes et assassines à chaque fois, qui ne sauraient tolérer nul doute contestataire de la part de la victime choisie, un bouc émissaire. Venant de la mère castratrice qui fait mal, voilà l'expression d'une insatisfaction absolue. Un malaise qu'on s'applique à réduire en le transposant avec plus ou moins d'adresse sur son propre enfant, l'innocence. Marguerite a toujours été enrobée et traitée de « grosse » par tous, et même par son propre frère. Qu'à cela ne tienne, Muguette va arrondir encore Marguerite : « *vingt œufs, vous voulez qu'elle explose !* » s'inquiète la voisine. Non, qu'elle gagne simplement, qu'elle engraisse, c'est tout ce qu'on attend d'elle.

La réussite d'un spectacle vivement coloré, drôle et onirique

Et de nourrir l'enfant sans jamais l'écouter pour la rendre davantage absente, d'elle-même et des autres. C'est à son frère que la concourante se confie : « *Quand tu repars dans le car du matin derrière le brouillard, moi, toute la journée, c'est foutu, je traîne en rond une douleur, un vide si terrible, la maison vide...* » Et, boulimique, la sœur mange par ennui, acquiesçant malgré elle au rêve maternel de remporter le trophée du concours de la plus grosse vache des comices agricoles. Demoiselle honteuse devenue bovine par la faute maternelle qui projette son passé dans l'avenir filial. La pression des adultes – un regard faussement protecteur - est terrible sur des jeunes à peine sortis de leurs rêves. La metteuse en scène Anne-Laure Liégeois a été fortement ébranlée par la réalité de l'inconfort d'une génération entière, médusée par la situation fragile de bon nombre d'ados. Une table de travail de cuisine, un laboratoire de charcuterie, une boutique de boucherie avec ses carrés de faïence blanche d'hôpital, et du sang rouge qui coule sur la froideur de l'évier... Le diagnostic est clinique ; la table qui traverse le cadre du plateau est la reproduction de la Sainte Cène. Donner à manger aux siens en les forçant et les gavant. Avec tous les personnages présents, dos tourné quand ils ne jouent pas, et face au public pour chaque intervention. Des fauteuils de bureau mobiles font glisser les acteurs qui se déplacent, tous toniques. La réussite d'un spectacle vivement coloré, drôle et onirique. Des situations cocasses et une langue souriante d'images poétiques.

Véronique Hotte

Marguerite, reine des prés, **de Karin Serres, mise en scène de Anne-Laure Légeois, mardi, mercredi, vendredi à 20h30, jeudi et samedi à 19h30, dimanche à 15h, jusqu'au 13 février 2004, au Théâtre de l'Est Parisien 159 avenue Gambetta 75020 Paris. Tél. 01 43 64 80 80.**

La Croix

20/03/2004

« L'Émission de télévision » ou les vertiges de la lumière

Ecrite en 1988, la pièce de Michel Vinaver renvoie un étonnant écho de vérité au (télé)spectateur d'aujourd'hui

L'ÉMISSION DE TÉLÉVISION de Michel Vinaver

Théâtre de l'Est parisien, à Paris

« *En admettant que votre cas soit retenu, vous serez au sens propre l'étoile de l'émission. Votre clarté à elle seule trouera la masse plutôt ténébreuse de l'ensemble du tableau.* » De qui émanent ces propos métalliques qui donnent à la télévision une puissance quasi surnaturelle et lui attribuent le pouvoir de changer les âmes et les vies ? D'un assistant de Jean-Luc Delarue ou de Mireille Dumas chargé de convaincre un anonyme de déballer les ressorts intimes de son existence sur le plateau de « Ça se discute » ou de « Vie privée, vie publique ? »

Ces mots ont jailli sous la plume de Michel Vinaver… en 1988, à une époque où le témoignage ne s'était pas imposé comme la recette assurée du petit écran pour entretenir un lien de proximité avec le public à travers un processus d'identification et faire grimper l'Audimat. On peut saluer, comme il se doit, le talent visionnaire de l'auteur des *Travaux et les jours* qui a su manifestement anticiper l'ampleur du phénomène. Mais ce qui frappe bien davantage dans *L'Émission de télévision* telle que la met en scène René Loyon au Théâtre de l'Est parisien, quatorze ans après sa création par Jacques Lassalle à l'Odéon, c'est l'écho de vérité qu'elle renvoie au (télé) spectateur d'aujourd'hui. L'écriture dégage, bien sûr, d'étonnants accents de réalisme qui font songer en permanence à la litanie des thèmes de société déversés sur les plateaux télé par des animateurs à l'écoute automatique… Mais Vinaver ne se limite pas à une reproduction du réel : la pièce imbrique, presque imperceptiblement, plusieurs thématiques qui révèlent la fascination de l'image et suscitent une réflexion, quasi inconsciente, sur son pouvoir narcissique.

La grande réussite du spectacle, servie par une distribution homogène, tient précisément à sa capacité à reconstituer chaque morceau de ce puzzle, en particulier grâce à une utilisation judicieuse des éclairages. La lumière, voilà bien l'enjeu principal de *L'Émission de télévision*. Les projecteurs du « Monde et moi » sont censés ramener Pierre Delile et son épouse Rose sur le chemin de la reconnaissance. Lui, chômeur de longue durée, vient de trouver un emploi dans une grande surface de bricolage. Les assistantes de l'émission tentent de le persuader, avec des mots de fausse compassion qui virent à l'obscène, qu'il est le héros positif dont les téléspectateurs ont besoin. Sauf que Pierre Delile est en concurrence avec Nicolas Blache, un autre chômeur dont il est aussi l'ami. La veille de l'émission, Blache est assassiné, ce qui renvoie sous la lumière un autre personnage central de la pièce : le juge d'instruction. Saisi, à son tour, par les vertiges de la reconnaissance médiatique…

BRUNO BOUVET

Jusqu'au 9 avril à Paris. Rens. : 01.43.64.80.80. Puis le 27 avril à Épinal et le 18 mai à Colombes.

Michel Vinaver, auteur des « Travaux et les jours »

« J'ai l'impression d'être le cœlacanthe du théâtre, une sorte de fossile, mais vivant »

Le Monde 14/11/03

Sa pièce, écrite à la fin des années 1970, est à l'affiche du Théâtre de l'Est parisien

LA PIÈCE Les Travaux et les jours, *présentée au Théâtre de l'Est parisien jusqu'au 16 novembre, met en scène trois employés d'une petite entreprise qui fabrique des moulins à café. Michel Vinaver l'a écrite à la fin des années 1970, quand il était encore cadre dirigeant chez Gillette. Créée en 1980 par Alain Françon, elle a été mise en scène en 2002 par Anne-Marie Lazarini et l'est aujourd'hui par Robert Cantarella.*

Qu'est-ce qui a changé, en vingt ans, dans la façon d'aborder la pièce et dans le monde du travail ?

La pièce reflète un moment charnière dans l'histoire économique et sociale de la France. C'était à la fois le début de l'ordinateur, qui a complètement bouleversé la vie des gens dans l'entreprise, et aussi celui du mouvement d'absorption, de regroupement, de démantèlement de la petite entreprise familiale.

C'est ce passage du Moyen Age aux temps modernes que raconte la pièce ; passage qui a entraîné une dissipation, au sens thermodynamique, des valeurs traditionnelles dans l'entreprise. Les liens affectifs entre les employés et les employeurs et entre les employés et les clients se sont alors disloqués. Mais ma pièce n'est pas document. Elle raconte surtout l'enchâssement entre l'intime et ces grands mouvements de l'économie.

A l'époque de la création, vous vous êtes fait attaquer à la fois par les brechtiens, qui ne vous trouvaient pas orthodoxes, et les antibrechtiens, qui vous trouvaient trop brechtiens.

Brecht, c'était une étiquette plus qu'une réalité. Je n'ai jamais eu l'attitude à la fois militante, prophétique et pédagogique qui était la sienne. Mon admiration pour lui était immense. Il y a peut-être eu une influence, mais sûrement pas une filiation.

Mais c'est à cette aune qu'on vous a jugé. Est-ce que cela a été un frein pour la perception de votre théâtre ?

Je ne crois pas. Si contrainte il y a eu, c'était plutôt celle d'être un auteur d'avant-garde, considéré comme difficile. Ce qui me frappe aujourd'hui, c'est que, dans mon théâtre, tout se passe comme si ce qui était à la marge était devenu central. La difficulté d'accès était due à l'entrelacs de répliques et de situations qui caractérise mes pièces. Aujourd'hui, cela ne pose plus de problème, en partie peut-être à cause de la télévision, du zapping. La fragmentation, qui est le principe de mon théâtre, est acquise ; elle va de soi, ce qui n'était pas le cas il y a vingt ans.

Michel Vinaver : « Aujourd'hui, peut-être à cause de la télévision, du zapping, la fragmentation, qui est le principe de mon théâtre, est acquise ; elle va de soi, ce qui n'était pas le cas il y a vingt ans. »



TED PACZULA

Votre parcours est très particulier. Vous avez écrit vos trois premières pièces entre 1955 et 1958. Puis vous avez cessé d'écrire pendant presque vingt ans. Quand vous avez recommencé, c'était la grande époque du Living Theater et du Bread and Puppet. Vos pièces ont alors été assez peu jouées, alors qu'aujourd'hui, elles le sont régulièrement. Quelle place vous voyez-vous occuper dans le théâtre ?

Je constate que j'ai été rattrapé par l'histoire, parce que je n'ai jamais été autant joué, et accepté, que maintenant. La place que je me vois occuper, par rapport à mes débuts, est celle d'un jeune auteur qui n'est jamais devenu un auteur consacré. J'ai l'impression d'être le cœlacanthe du théâtre. Une sorte de fossile, mais bien vivant.

Les Coréens est une pièce écrite sur fond de la guerre d'Indochine ; *Les Huissiers*, de la guerre d'Algérie ; *Iphigénie Hôtel*, de la prise de pouvoir par de Gaulle en 1958 ; *Les Travaux et les jours* et *A la renverse* parlent des mutations économiques... A travers vos pièces, c'est une histoire française qui se joue. Etait-ce une volonté de votre part ?

Non. Il n'y a jamais eu de volonté d'écrire l'histoire par le théâtre. Dans *Iphigénie Hôtel*, le personnage de De Gaulle apparaît à travers celui d'un huissier dans un petit hôtel de Mycènes. Dans chaque pièce, l'histoire arrive toujours à travers de petites fenêtres.

Dans *Les Travaux et les jours*, le changement de société est vu à travers une histoire de cloison. Les filles du service après-vente demandaient depuis deux ans une cloison pour les séparer des nanas d'un service qu'elles méprisaient. La cloison arrive, c'est le bonheur, bien que les employées sachent que cela signe la fin de leur service. Pour autant, elles ne perçoivent pas l'immense ironie de la situation, alors que les spectateurs relient l'histoire de la cloison à la dissipation de tous les repères. Voilà ce que j'aime : saisir les choses par les tout petits bouts.

Vous avez longtemps dit que c'est l'économie qui prime, parce que *« le besoin de sacré est de moins en moins alimenté. »* Le diriez-vous toujours aujourd'hui ?

Oui. L'économie a pris la place du monde divin. Là aussi, il s'agit d'un substitut. Nous n'avons plus recours aux dieux, nous avons affaire à des prises de pouvoir par des multinationales. Les décideurs d'aujourd'hui sont ceux qui contrôlent les fonds de pension dans l'administration des banques. Dans mon théâtre, je me contente de dire que l'économique est présent dans toutes les molécules de ce que nous sommes et vivons. Je ne réfléchis pas sur l'événement, je réfléchis l'événement.

Comme vous l'avez fait dans *11 septembre 2001*, la pièce que vous avez écrite, en anglais et en français, quelques semaines après les attentats de New York ?

Oui. Ce qui m'a intéressé dans le 11 septembre, ce n'était pas d'explorer les causes, mais de fouiller, une fois encore, l'interconnexion du plus intime avec un événement mondial. Donc la non-hiérarchie entre les propos des gens pris dans les attentats et les immenses répercussions de cet événement.

Cela remet-il en cause l'opinion que vous avez toujours soutenue, à savoir que la tragédie est aujourd'hui hors de champ ?

Non. Pour qu'il y ait du tragique, il faut une causalité : une faute ou une démesure appelle un châtiment, donc quelque chose de l'ordre de la transcendance, du sacré. L'homme a inventé la machine tragique dans l'Antiquité pour expliquer le cours d'événements qui le dépassaient et y trouver un apaisement. Aujourd'hui, cela ne marche plus, parce qu'il y a une dislocation de la causalité. C'est pour cela que je ne dirais pas que le 11 septembre est de l'ordre du tragique. Il est de celui de la catastrophe.

Propos recueillis par Brigitte Salino

Une double vie entre l'entreprise et le théâtre

Michel Vinaver est né à Paris, en 1927, de parents juifs d'origine russe. En 1953, il est engagé chez Gillette, où il occupe d'importantes fonctions de cadre dirigeant dans différentes usines d'Europe jusqu'à la fin des années 1970. Il fait carrière, sous son vrai nom de Michel Grinberg, dans les années charnières où l'entreprise connaît des mutations essentielles. En même temps, il vit, sous le nom de Michel Vinaver, une autre vie : celle d'auteur. Gallimard publie ses deux premiers romans, *Lataume* et *L'Objecteur*, en 1950 et 1951. En 1956, Roger Planchon crée sa première pièce, *Les Coréens*. Les difficultés que rencontre Vinaver à faire créer la deuxième, *Les Huissiers*, le font arrêter d'écrire jusque dans les années 1970. Il livre alors l'essentiel de son œuvre, dont *Iphigénie Hôtel*, *Par-dessus bord*, *Nina c'est autre chose*, et *Les Travaux et les Jours*, qui seront créés par Antoine Vitez, Jacques Lassalle ou Alain Françon. Le théâtre de Michel Vinaver est publié par Actes Sud et les éditions de l'Arche pour les pièces et les textes les plus récents.

La vision implacable d'un monde du travail disloqué

MARDI 11 NOVEMBRE, le Théâtre de l'Est parisien est plein de lycéens venus voir *Les Travaux et les jours* en compagnie de leur professeur de français : la pièce est au programme du baccalauréat. Ils n'étaient pas nés quand Michel Vinaver l'a écrite. Elle se passe au tournant de 1968, dans une entreprise qui fabrique des moulins à café et une France des employés qu'il faut aujourd'hui raconter.

L'entreprise, de type familial et paternaliste, à l'ancienne, est en train de se faire manger par plus grosse qu'elle. La France du travail découvre dans le huis clos des bureaux qu'il peut être question de *« mystique de la confection du café »*, de *« pab »* (plan d'accroissement des bénéfices) ou de *« gmi »* (grand moulin à idées). Elle se doute que cela cache une arnaque de premier ordre, sans bien mesurer qu'elle est en train de vivre une révolution autrement plus déterminante que celle des minijupes qu'arborent certaines employées.

UNE DEMI-TÊTE AU BUREAU

L'ère de la multinationale se met en place, la mondialisation s'annonce. Tout commence à tourner plus vite, les rythmes de production s'accélèrent, le hiatus se creuse entre le travail et la vie, même le langage devient syncopé. Tout cela, les employés du service après-vente de la maison Cosson le vivent au premier degré. Ils « encaissent » les notes de service, les ordres et les changements d'une manière instinctive, comme ils s'arrêteraient au feu rouge et repartiraient au vert.

Non qu'ils soient idiots. Mais ils sont, malgré eux, pris dans un engrenage qui les dépasse. Alors ils développent la petite « schizophrénie » nécessaire à leur survie : une demi-tête au bureau, l'autre ailleurs. Cosson va disparaître, mais les trois filles du service après-vente sont là, avec leur vie qui va entre les amours et les questions domestiques, les avances du chef de service (on ne dit pas encore le harcèlement sexuel), les petites manigances ou les grands espoirs.

Sans cesse, les deux plans se mêlent, s'entrechoquent, se catapultent. La mise en scène de Robert Canterella suit le mouvement, sans talent particulier. Mais cela n'empêche pas la pièce de Michel Vinaver d'exister. L'auteur a sans doute eu le malheur d'avoir une intelligence en avance sur son temps. Dans les années 1970, *Les Travaux et les jours* semblaient un texte disloqué. Aujourd'hui, il apparaît pour ce qu'il est : le témoin d'un monde du travail disloqué. Cette différence de perception met au jour une donnée qui échappait : l'ironie redoutable du constat. Vinaver avait compris ce qui nous attendait. Il était rosse et il avait raison. Comment expliquer, sinon, qu'il nous fasse si souvent rire jaune ?

Brigitte Salino

Les Travaux et les jours, de Michel Vinaver. Mise en scène : Robert Cantarella. Avec Stéphanie Farison, Sylvie Hériot, Johanna Korthals, Emilien Tessier, Pierre-Félix Gravière. Théâtre de l'Est parisien, 159, avenue Gambetta, Paris-20e. M° Gambetta ou Pelleport. Tél. : 01-43-64-80-80. Jeudi 13 à 19 heures ; vendredi 14 à 20 h 30 ; samedi 15 à 19 heures ; dimanche 16 à 15 heures. De 6 € à 20 €. Durée : 1 h 30.

L'HUMANITE Ojd : 53036

RUE JEAN JAURES
93528 SAINT DENIS CEDEX

Tel: 01 49 22 73 29 (Quotidien)
15 DECEMBRE 03 AS -0075842931-

l'Argus de la presse PARIS
Copie interdite sans autorisation du C.F.C.

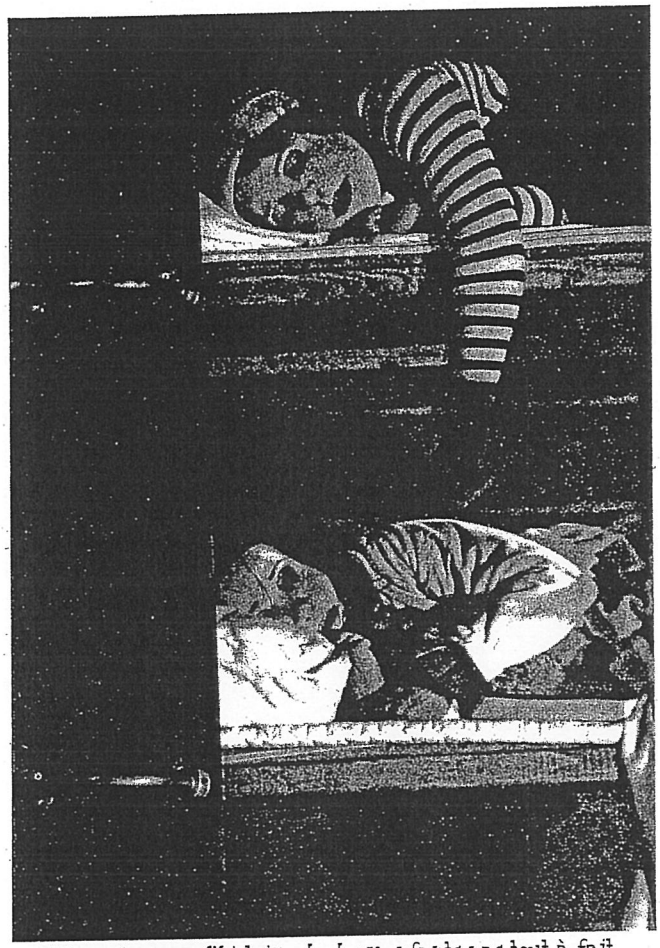
LA CHRONIQUE THÉATRALE de Jean-Pierre Léonardini

***Jean et Béatrice*, de la Québécoise Carole Fréchette, ça commence comme un conte (2).** Catherine Anne prend un plaisir visible à mettre en scène l'histoire de cette fille de milliardaire aux longs cheveux blonds frisés (Fabienne Luchetti) qui attend, au trente-troisième étage d'un immeuble sans ascenseur, des prétendants recrutés par voie d'affiches. Ils ont pour tâche de l'intéresser, de l'émouvoir, de la séduire. Jean (Thierry Belnet) ne s'en tire pas mal, tout en usant de moyens peu orthodoxes, mais, dès qu'il veut pousser son avantage, la belle tombe dans les pommes, lesquelles, d'ailleurs, accrochées au plafond, font comme un lustre. Tout change quand l'homme, au demeurant chasseur de primes, alléché par la récompense substantielle promise en cas de réussite d'une mission quasi impossible (la fille se défile, est coriace, semble même mythomane), décide de prendre la fuite. La belle alors arrache sa perruque, se montre telle quelle, refuse le départ de l'homme. Elle le supplie de rester, jette la clé par la fenêtre. C'est une demande d'amour inextinguible, dans laquelle le chasseur devient gibier. L'un et l'autre jouent ensuite plusieurs scènes de couple, dictées par les caprices de celle qui, ne se dérobant plus, conquise, exige désormais de n'être pas abandonnée. On en a déjà trop dit. On tait le dénouement. Carole Fréchette, en une langue verveuse, prolixe, a fermement construit cette tentative de rompre à deux la solitude. Sa pièce nous rappelle, non sans esprit, la définition de Lacan selon laquelle l'amour consisterait à offrir à quelqu'un quelque chose qu'il ne veut pas. Jean Racine, entre autres, a déjà expérimenté la chose. Catherine Anne a justement réglé ce pas de deux passionnel de manière chorégraphique, avec le concours d'une musique (de Pascal Sangla, enregistrée par Yann Galerne) qui ponctue hardiment les sautes d'humeur de la croqueuse de pomme restée sur sa faim.

(1) Ouvrière, *spectacle produit par le Théâtre du Jeu de paume d'Aix-en-Provence, une coproduction avec le Nouveau Théâtre d'Angers (Centre dramatique national Pays de la Loire) et la compagnie Vertiges, sera, du 16 au 22 décembre, à l'espace Costes de la Maison des métallos (94, rue Jean-Pierre-Timbaud, 75011 Paris, rens. et rés. : 0147006845). Le livre de Franck Magloire (Éditions de l'Aube) a reçu le prix littéraire 2003 de la ville de Caen.*
(2) Au Théâtre de l'Est parisien, jusqu'au 19 décembre. Le texte de Jean et Béatrice est co-édité par Actes Sud-Papiers et Leméac.

Paris MÔMES

Avril - Mai 2004



«Petit navire», ou l'histoire de deux enfants pas tout à fait comme les autres.

théâtre | **26 avril au 15 mai**

TIP TOP, CE TEP

Le Théâtre de l'Est parisien fête sa fin de saison théâtrale. Résultat : quatre pièces extra.

Tous les gamins le savent, on ne peut traverser la rue que quand le bonhomme est vert. Mais qui sont ces petits gardiens de feux? A quoi pensent-ils? Sont-ils amis avec le bonhomme rouge d'à côté? Sujet original et intrigant pour ce *Petit bonhomme vert (et le rouge!)* présenté dans le cadre de 1,2,3 Théâtre, la fête de fin de saison du TEP. Seront montrés trois autres spectacles qui reflètent bien l'esprit de la maison : auteurs contemporains, sensibilité et justesse de l'écriture, regards sans mièvrerie sur l'enfance et sur ses rêves, envie de partager rires et émotions entre enfants et adultes. On joue? ■

● ***Le petit bonhomme vert (et le rouge!),*** *dans le cadre de 1,2,3 Théâtre.* **A partir de 3 ans.** *Du 26 avril au 8 mai. Les lun à 10 h et 14 h 30, les mar à 10 h, les mer à 10 h et 16 h 30, les ven à 10 h et 14 h 30 (relâche le ven 7 mai), les sam à 14 h 30 et 16 h 30 (relâche le sam 1er mai).* ● ***Marie des grenouilles.*** **A partir de 7 ans.** *Du 27 au 30 avril. Les mar à 14 h 30 et 20 h, mer à 14 h 30, jeu à 10 h et 14 h 30, ven à 20 h* ● ***Petit navire.*** **A partir de 7 ans.** *Du 4 au 8 mai. Les mar à 14 h 30 et 20 h, mer à 14 h 30, jeu à 10 h et 14 h 30, ven à 14 h 30 et 20 h, sam à 20 h* ● ***Petit.*** **A partir de 6 ans.** *Du 11 au 15 mai. Les mar à 20 h, mer à 14 h 30, jeu et ven à 10 h et 14 h 30, sam à 20 h Tarif : 10 €, moins de 15 ans : 8 €. Théâtre de l'Est parisien, 159, av. Gambetta, Paris XXe. M° Gambetta. Tél.: 01 43 64 80 80.*

LIBERATION

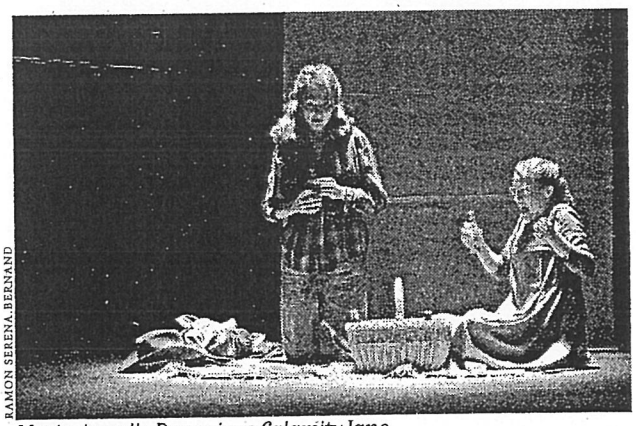
SAMEDI 29 ET DIMANCHE 30 MARS 2003

THÉÂTRE. *Calamity Jane, sensiblement revue par Catherine Anne.*

Le bonheur est dans le vent de l'Ouest américain

Le Bonheur du vent
écrit et mis en scène par Catherine Anne. Au TEP, 159, av. Gambetta, 75020. Res.: 01 43 64 80 80

Dans une ambiance far west, qui évoque plus les photos sepia des pionniers du XIXe siècle qu'un décor de cinéma, la nouvelle pièce de Catherine Anne, *le Bonheur du vent* (1) revisite la légende de Calamity Jane. Marie-Armelle Deguy, qui interprète le rôle, joue une femme actrice de sa propre vie. Et par là toutes les Jane du monde qui préfèrent «*le bonheur du vent au confort des maisons*». En pantalon baggy et chemise à carreaux, elle pourrait incarner n'importe quelle affranchie des corsets, kimonos ou saharis. Toute trace de folklore voire de psychologie est estompée pour éclairer un destin de femme à la fois exemplaire et singulier. Pour tout décor, l'espace béant de la scène découverte jusqu'à sa structure de bois originelle, traduit aussi bien l'imagerie *ranch* que le désir de liberté de l'héroïne faisant voler en éclats les limites de son environnement machiste.


RAMON SERENA.BERNAND
Marie-Armelle Deguy joue Calamity Jane.

Seule avec son bébé. Jane brave les règles de la bonne société; elle apparaît, en bordure de scène, seule avec son bébé, dans une cabane figurée par une toile descendue des cintres. Elle boit du whisky, rit, crie à «l'ami» sa passion pour celui qui est parti, jamais vu, ni nommé (même lorsqu'il reviendra l'aimer).

La toile-cabane glisse au centre de la scène et le bébé devient le centre des enjeux. La mère est prête à tout pour l'élever. Un job de serveuse fait l'affaire. Elle le perd. Alors, comme une fatalité, un couple «*de gens de la ville serrés dans leurs vêtements*» (Xavier de Guillebon et Fabienne Luchetti) envoyé par «l'ami» vient acheter le bébé qu'il ne peut pas avoir. Et qu'elle n'a pas la moindre intention de vendre. Pourtant, à peine une nuit plus tard, sur un quai de gare, elle tend l'enfant à l'homme impeccablement droit. Jane se rend à sa lucidité: sa fille vivra mieux ailleurs. La femme rebelle distrayait, elle bouleverse. Dès lors la pièce est jouée comme en équilibre au-dessus de ce «*creux (...) que rien ne comblera*».

Obstination à vivre. Calamity Jane ne correspond pas aux clichés de la mère qui abandonne son enfant. Elle continue de rire, boire et aimer mais le fil avec sa fille n'est pas coupé. Sa déchirure et son obstination à vivre, c'est cela que Catherine Anne met d'abord en scène, et qui donne au spectacle une beauté sans fioritures ●

CORINNE JULVE

(1) publié aux Editions Actes Sud.

LE FIGARO
37 RUE DU LOUVRE
75081 PARIS CEDEX 02
Tel: 01 42 21 62 00
15 MARS 03
Ojd : 369547
(Quotidien)
EG -0003611838-
L'Argus de la presse PARIS

SCÈNE *« Le Bonheur du vent »*

L'Ouest, le vrai

Un plateau nu, vaste plateau vers lequel la salle coule en pente douce. Des rideaux que les interprètes eux-mêmes déplacent et qui indiquent succinctement les lieux. La maison de Calamity, la belle demeure des parents adoptifs de sa fille. La plaine. Le Far West où se noue cette histoire de sentiment et de renoncement qui a séduit Catherine Anne.

Depuis qu'elle a pris la direction du Théâtre de l'Est-Parisien, c'est la première fois qu'elle monte l'un de ses textes. Une pièce qui, sous le beau titre du *Bonheur du vent,* s'inspire



Marie-Armelle Deguy, une Calamity Jane intrépide et pudique. (Photo E. Fradin/Maxppp.)

de la vie vraie de Calamity Jane, connue pour ses exploits de femme d'action, pour sa liberté, ses engagements, une manière d'entrer dans le champ des hommes à une époque où il fallait pour cela un courage certain. Et connue aussi pour ces lettres qu'elle écrivit pour sa fille, un enfant qu'elle dut confier à des parents de substitution, la mort dans l'âme mais dans un geste de renoncement aussi généreux que douloureux.

Tout cela, Catherine Anne l'évoque mais ne s'appesantit jamais. La construction de la pièce, de scène en scène, est fine. Pas de jointures lourdes mais un développement clair, une simplicité qui se donne à livre ouvert sur le grand espace. C'est dans la qualité de l'écriture que se love ce qui appartient en propre à Catherine Anne. Des constructions de phrases, des images qui arrachent le dialogue à tout plat « vérisme ». Quelque chose de liquide, de vif, comme une eau claire courant sur la plaine et sur laquelle on trouverait bois flottés et fleurs séchées.

Aux interprètes la part belle : Marie-Armelle Deguy, longue et nerveuse, sensible, est une Calamity séduisante et secrète, intrépide et pudique, dessinée en miroir de l'Helen de Fabienne Luchetti, être blessé et femme nouée autour d'une douleur ancienne que rien n'apaisera jamais. Luchetti lui donne une épaisseur passionnante et les affrontements feutrés entre les deux rivales sont rendus avec tact.

Entre elles, en deux rôles qu'elle tient remarquablement bien, la jeune Chloé Dabert, très subtile comédienne, impose les registres moirés qu'exigent ces personnages très différents. Thierry Belnet, délié et précis, Xavier de Guillebon, trait sûr et maîtrise des nuances, sont deux figures d'une virilité tendre dans l'univers âpre et rude d'un monde en train de naître.

Il y a là, dans la manière d'offrir au public cette belle histoire, sans exagérer son caractère pathétique, une dignité qui touche.

A. H.

Théâtre de l'Est parisien, à 20 h 30 les mardi, mercredi, vendredi, à 19 heures, les jeudi et samedi, à 15 heures, le dimanche (01.43.64.80.80). Jusqu'au 23 mars, puis du 1er au 6 avril. Le texte est publié aux éditions Actes Sud-Papiers 11 €.

3 500402 560685

Hebdomadaire
T.M. : 35 000
☎ : 01 55 25 86 86
L.M. : 143 500

jeudi 16 décembre 2004

POLITIS



Ariane Ascaride, une actrice splendide.

Solo d'amour

THÉÂTRE. Ariane Ascaride joue « Pour Bobby », de Serge Valletti. Superbe !

ON EN VEUT À CERTAINS AUTEURS de ne pas savoir garder une ligne droite. On sait gré, au contraire, à Serge Valletti de cacher son propos sous des lignes brisées et d'être dans un désordre parfait – comme est beau, chez d'autres, l'ordonnancement. Son dernier texte, *Pour Bobby, solo pour Ariane Ascaride,* est un nouvel exemple de cette drôlerie zigzagante, tchatcheuse et grave qui est la marque de l'auteur de *Le jour se lève, Léopold !*

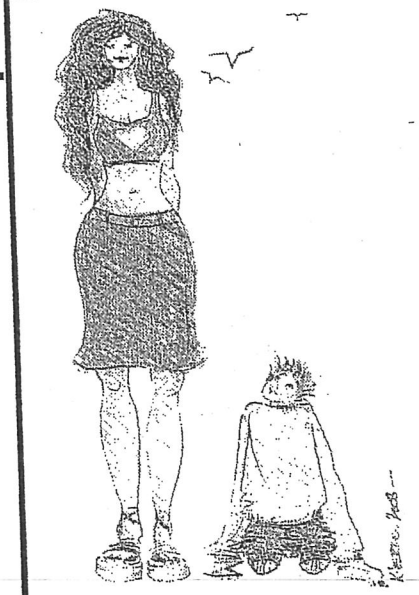
Qui est donc cette femme lâchée seule sur la scène, avec un peu de tristesse dans le visage et un peu de joie dans la couleur de ses habits ? Elle passe en revue les emplois de remplaçante, de travailleuse précaire qu'elle pourrait effectuer. A-t-elle fait ce qu'elle raconte ou rêve-t-elle de faire les boulots qu'elle fait défiler ? Sa vie, ses ambitions sont modestes, bien qu'elle tente parfois de ne plus être la dernière de la comédie sociale. Tout à coup, elle est actrice, parce qu'*« être actrice, c'est pas être soi-même »*. Elle dit alors des choses très belles sur le métier d'interprète. Cette transformation en comédienne est aussi un rêve, une hypothèse de la vie, qui va permettre au personnage de parler de Bobby.

Ce Bobby est un enfant donné à une femme juive et qui est mort d'avoir ainsi appartenu à une famille juive, pendant les années 1939-1940. Amour, plainte et rage mêlés montent dans la gorge de celle qui se souvient, comme si, après avoir conté sa propre lutte, rien ne comptait plus que l'injustice suprême de cette mort d'un enfant et le besoin dérisoire de lui donner cette vie de la parole, du témoignage, du cri en ondes infinies. Valletti, maître de la palabre absurde où l'humanité se réconcilie en semblant se diviser, accomplit un renouvellement de son style : on peut éprouver quelque difficulté à passer de la fausse incohérence de la première moitié à la clarté imprévue de la suite. Peu importe puisque le moment théâtral est très beau, réglé dans ses multiples nuances par la mise en scène de Michel Cerda et joué par une actrice splendide dans cette syntaxe bousculée. L'actrice, c'est Ariane Ascaride, dont on connaît la charge d'émotion : elle se sert ici de son grand pouvoir affectif mais aussi de cette logique inversée de l'auteur et d'une certaine civilisation marseillaise, où l'on galèje pour mieux aimer les autres. Ce solo est un grand chœur.

GILLES COSTAZ

Pour Bobby, Théâtre de l'Est parisien, Paris.
Tél. : 01 43 64 80 80. Jusqu'au 23 décembre, puis du 28 au 31.

La vie en riquiqui



(DR.)

Petit a des habits qui grandissent. À moins que ce ne soit lui qui rapetisse. Au début, sa sœur se moque, lui donne des noms d'oiseaux, puis s'inquiète. Tous deux *« se chamaillent, se chipotent, se harcèlent, se disputaillent »*, survivant à l'oppressante absence du père, parti à l'hôpital, au chevet de sa femme endormie. Persuadé qu'il est victime d'un sort jeté par la vieille (une sorcière ?), Petit cherche réconfort auprès d'un pigeon et d'une pie dont il comprend soudain le langage. Parlant du refus de grandir, cette création théâtrale se matérialise autour d'une chambre d'enfant, percée d'une grande fenêtre, espace transitoire entre rêve et réalité. Un spectacle, beau comme un poème de Prévert, porté par l'écriture moderne et vivifiante de Catherine Anne. À voir absolument !

Petit, de Catherine Anne, au Théâtre de l'Est Parisien, 159, av. Gambetta (20e), rés. : 01.43.64.80.80, jusqu'au 26 oct. et le 13 déc. à 16 h 30, le 12 déc. à 14 h 30 et le 14 déc. à 15 h, 8 ou 20 €, dès 6 ans.

0 420502 486421

Quotidien National ☎ : 01 42 76 17 89
T.M. : 219 483 L.M. : 1 200 000

samedi 12 février 2005

Libération

Théâtre. Deux pièces du dramaturge, également écrivain public.

Dorin, l'écrit à tous crins

«Ils se marièrent et eurent beaucoup» *de Philippe Dorin; ms Sylviane Fortuny. Jusqu'au 12 février. Mar-ven. à 14 h 30, sam. à 16 h 30.*
«Bouge plus!» *de Philippe Dorin, ms Michel Froehly. Ven. 11 février à 20 h 30 et sam. 12 février à 19 heures Au Théâtre de l'Est parisien, 159, av. Gambetta, 75020. Tél. : 01 43 64 80 80.*

Au milieu de rayonnages de livres, une table d'écrivain. Dessus, ni machine à écrire ni ordinateur, mais du papier et un flacon d'encre bleue. En résidence au Théâtre de l'Est parisien, où il est à l'affiche avec deux pièces inédites sur l'amour et la famille – *Ils se marièrent et eurent beaucoup* et *Bouge plus!* –, Philippe Dorin a pris ses quartiers à la bibliothèque Saint-Fargeau voisine jusqu'au 19 février. Chaque matin, aux heures où le lieu est fermé aux usagers, et ouvert aux scolaires ou aux crèches, il écrit sa prochaine pièce, dont le manuscrit est en libre consultation.

«Epitaphe». Sur la table, une lettre offre ses services d'écrivain public; il suffit de laisser son nom et son numéro de téléphone pour rencontrer Dorin le samedi matin. *«La plupart des demandes concernent des lettres à la famille, les gens se confient beaucoup,* s'étonne Dorin qui se livre à l'expérience pour la première fois. *Une fois, un enfant de 12 ans est venu disant: "Je veux un poème maintenant!" Ça devait s'appeler "la plus belle vie" et parler du Maroc qu'il avait quitté trois ans avant.»* D'autres lui apportent des choses à lire: *«Une dame de 86 ans m'a confié ses carnets de souvenirs pour ses petits-enfants, elle a même rédigé son épitaphe. C'est une expérience d'humanité forte, ça fait un peu peur.»*

A côté de la table, des boules de papier froissé, brouillons fossilisés. Pour l'auteur qui est aussi plasticien, l'écriture passe d'abord par un rapport très concret: *«Ecrire, c'est aussi bien inventer des histoires que recopier à la main. Enfant, je ne lisais pas de livres, j'en avais horreur, mais je collectionnais le papier, les pages de journaux. J'aime le côté artisanal, le geste de la main. Moi qui suis d'origine paysanne, cela me rappelle les veillées où l'on fabriquait des paniers. Le geste répétitif du tressage laissait disponibles pour parler...»*

De son rapport à l'écriture, on peut se faire une autre idée au fil du jeu de piste proposé entre les rayonnages pour dénicher ses *«livres transformés»*: des ouvrages d'Alvaro Mutis, de Georges Perec ou de Jean-Loup Trassard, à l'intérieur desquels il a glissé ses mots. Dissimulant sa timidité sous une tignasse frisée et de grosses lunettes, d'où la touche de gamin de 49 ans, Dorin s'est retrouvé en littérature jeunesse au hasard de l'édition (1).

En réalité, ses textes, qui atteignent à l'épure poétique des ritournelles populaires, déroutent souvent les enfants parce qu'ils ne racontent pas vraiment d'histoire. Plutôt des historiettes qui se mordent la queue, où les personnages n'en sont pas vraiment, et où les situations n'existent que le temps de les dire. Des textes en creux, où acteurs et spectateurs ont à charge de réveiller le paysage qui niche, invisible, entre les mots.

Enfant. Dorin, qui cite Beckett et Charles Juliet dans *Ils se marièrent et eurent beaucoup*, s'adresse davantage à l'enfant que chaque adulte garde par-devers lui. C'est en faisant appel à cette mémoire-là qu'il parvient à écrire avec innocence sur des thèmes comme la solitude, l'abandon ou la mort.

Dans *Bouge plus!*, pièce minimale, facétieuse et cruelle, le Père, la Mère, l'Enfant, n'en finissent pas de se nommer en même temps qu'ils commandent à la régie d'éteindre ou d'allumer – comme si l'existence de chacun et des liens qui les unissent ne tenaient qu'à un mot.

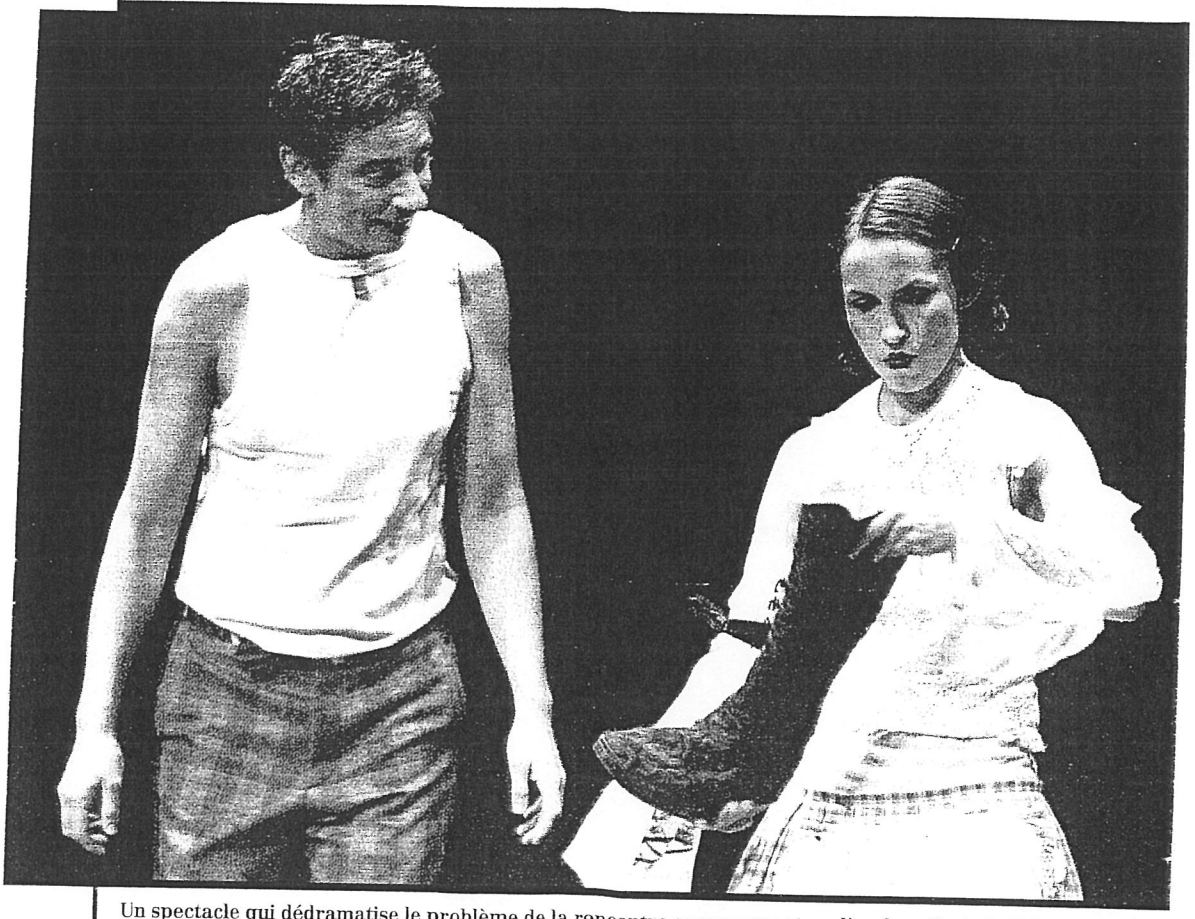
MAÏA BOUTEILLET

(1) L'Ecole des loisirs.

12/01/05 - Figaroscope -

« Ils se marièrent et eurent beaucoup » au TEP

Entrez dans la **danse**



Un spectacle qui dédramatise le problème de la rencontre amoureuse et soulève le voile de la différence des sexes. *(Photo Béatrice Legrand.)*

Ce spectacle est une valse joyeuse des cœurs en quête d'amour : cœur brisé, cœur à prendre, cœur rêvé. Quatre personnages (deux hommes et deux femmes) courent le monde à la recherche de « l'entente parfaite ». Ils se rencontrent et se nourrissent les uns des autres. Chacun d'eux s'inscrit dans un archétype psychologique : le triste, l'effrontée, le séducteur, la perspicace. Mais tous gardent une part d'enfance, de spontanéité, de poésie. En trois jolis tours de valse, l'auteur, Philippe Dorin, explore les chemins que l'amour leur fait prendre : celui du regret, de l'espoir, de la conquête ou de l'accomplissement de soi. L'histoire de l'un rejoint toujours celle de l'autre, comme un écho inconscient. De couple en couple, se tisse une seule et même quête d'amour. *Ils se marièrent et eurent beaucoup* est le fruit du travail complice d'un auteur et d'un metteur en scène, Sylviane Fortuny. L'un et l'autre ont gommé de leur écriture toute fioriture pour aller à l'essentiel. Les dialogues sont écrits avec la rigueur d'une partition musicale, les images sont créées avec le minimum d'effets, une douche de lumière, un carré de tissu, des jeux d'ombres colorées. L'essentiel repose sur la présence des quatre comédiens qui habitent un univers semblable à une piste de danse où chacun réalise son désir : enlacer l'autre, l'embrasser, le comprendre, le convoiter ou le rejeter.

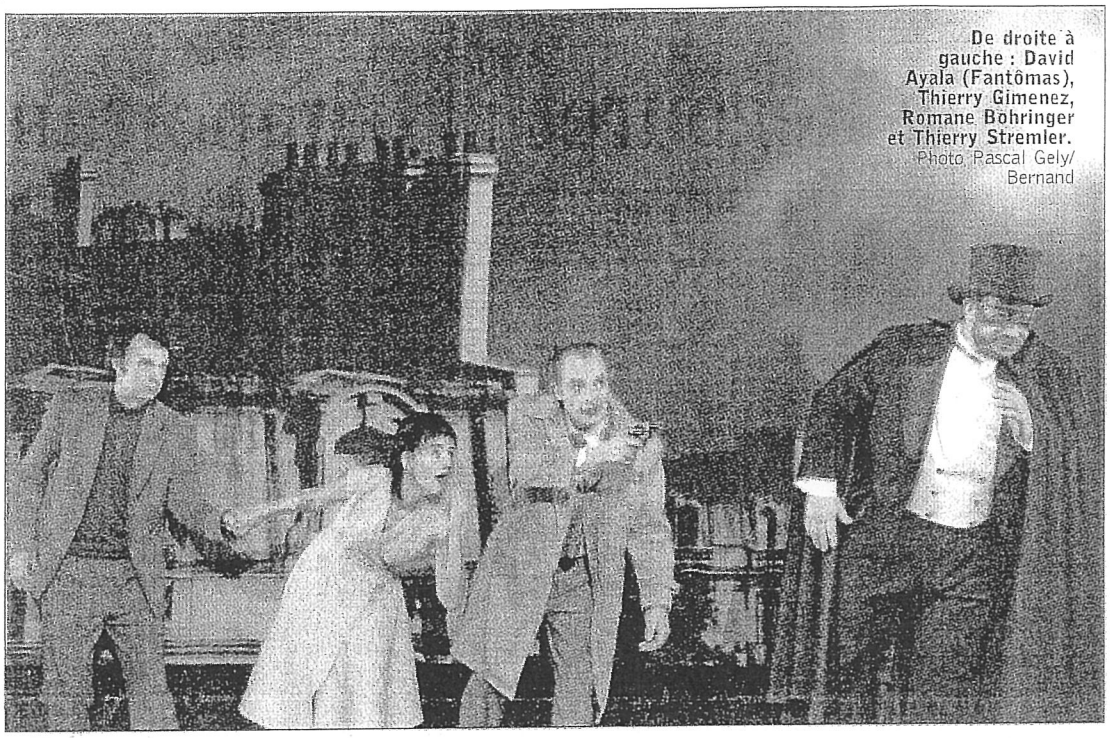
CRITIQUE ❤❤❤ C'est ludique, coquin, riche comme la vie. Qu'est-ce que le masculin ? Qu'est-ce que le féminin ? Comment s'y prendre pour aimer ? Toutes ces questions difficiles sont abordées avec humour, poésie et prosaïsme. Ce spectacle, remarquablement interprété, dédramatise le problème de la rencontre amoureuse, soulève le voile de la différence des sexes, invite à entrer dans la danse. Un beau cadeau de début d'année qui fait délicieusement tourner la tête. D. D.

Ils se marièrent et eurent beaucoup au TEP, 159, av. Gambetta (XX[e]), rés. : 01.43.64.80.80, les 14, 18, 19, 20, 21 jan. à 14 h 30, le 15 à 19 h, les 16 et 23 à 15 h, le 22 à 16 h 30, 10 €, dès 7 ans.

JOURNAL DU DIMANCHE
ILE-DE-FRANCE
149 RUE ANATOLE FRANCE
92534 LEVALLOIS PERRET CEDEX

Tel: 01 41 34 60 00 (Hebdomadaire)
10 AVRIL 05 SV -0037311396-

Copie interdite sans autorisation du C.F.C.



De droite à gauche : David Ayala (Fantômas), Thierry Gimenez, Romane Bohringer et Thierry Stremler. Photo Pascal Gely/ Bernand

Fantômas, en gore et toujours

Eric Mandel

FANTÔMAS est de retour ! Après de multiples aventures romanesques, cinématographiques, et dans une moindre mesure théâtrales, le criminel masqué imaginé en 1912 par Pierre Souvestre et Marcel Allain s'offre une seconde jeunesse avec un spectacle « funk et baroque » conçu par Pierre Pradinas (mise en scène) et Gabor Rassov (livret). Après Néron et Richard III, Pierre Pradinas « décortique » un autre « superhéros du mal ». Résultat : un dépoussiérage assez réjouissant du mythe célébré par les surréalistes (« *Fantômas*, c'est *L'Enéide* des temps modernes », dixit Blaise Cendrars). Car loin de l'image rétro ancrée dans la mémoire collective, ce Fantômas version XXIe siècle sniffe de longues lignes de cocaïne, écoute du rock psychédélique et porte de très seyantes tenues de catcheur. Et son plan secret s'annonce aussi simple que terrifiant : détruire l'humanité entière pour la repeupler avec les clones de sa fille chérie, Hélène (Romane Bohringer). Si le rapport père-fille constitue la trame idéale d'une tragédie antique, le spectacle joue à fond le registre burlesque, avec en toile de fond une critique grinçante de la science au service du mal.

Ni pièce de théâtre traditionnelle ni comédie musicale lyrique, *Fantômas revient* séduit par sa dimension hybride, entre polar, feuilleton, satire politique, BD et science-fiction. « Nous voulions rendre hommage à tous ces genres qualifiés de

> Pierre Pradinas dépoussière le mythe de Fantômas. Un spectacle musical drôle et ambitieux avec, dans le rôle d'Hélène, Romane Bohringer

périphériques ou de mineurs », souligne Pierre Pradinas. La mise en scène est nerveuse, inventive et pimentée de petits effets « gore » plutôt amusants (un boa géant, un cœur sanguinolent arraché par le cruel Fantômas...).

Idéalement servis par des dialogues drôles et enlevés, les acteurs et chanteurs évoluent sur une scène mouvante aux décors rétro-futuristes. La musique jouée en live par deux multi-instrumentistes (contrebasse, harpe, clavier, percussions...) dépasse le simple habillage sonore pour accompagner, ponctuer et souligner le jeu de comédiens particulièrement inspirés.

En 16 tableaux, la pièce déroule le fil d'une enquête épique et drolatique menée par l'inspecteur Juve, la battante Hélène et son amoureux, Fandor, journaliste phobique interprété par le chanteur suisse Thierry Stremler. Dans le rôle principal, David Ayala campe un Fantômas truculent de mégalomanie et de machiavélisme, inquiétant et risible, finalement très humain. De son côté, Romane Bohringer incarne une Hélène pleine de fraîcheur, « une vraie héroïne d'action, innocente et rusée, fragile et intrépide », souligne la comédienne. Il faut la voir jouer le clone de sa propre personne, bouger par mouvements désarticulés, débiter les mêmes paroles ineptes tel un robot en plein bug. Une sacrée performance et l'un des moments les plus savoureux du spectacle. La comédienne se révèle également convaincante en chanteuse. « Je suis partie de zéro, je me suis exercée pendant deux mois à raison de deux heures par jour », confirme-t-elle. On croise également une superbe créature (magnifique chanteuse Sandra Nkaké) envoûtée par Fantômas pour séduire le ministre de la Sécurité (impeccable Gérard Chaillou, Mr PDG dans *Caméra café*). Sans oublier le complice en crime de Fantômas, l'intrigant Professeur X, scientifique de pacotille à mi-chemin de Nosferatu et du Capitaine Crochet.

Evidemment, tout finit bien dans le pire des mondes. Le plan de l'ignoble Fantômas sera heureusement contre-carré. Mais, à partir d'une intrigue ultra-prévisible, Pierre Pradinas a su créer un spectacle drôle, inventif et riche en surprises. Un divertissement pour tous publics, à la fois populaire et ambitieux. *Fantômas revient. Du 15 avril au 27 mai. Théâtre de l'Est parisien. Mardi, mercredi, vendredi 20 h 30. Jeudi et samedi 19 h. Dimanche 15 h. 159, avenue Gambetta, 20e. 01 43 64 80 80. Concert du spectacle le 16 mai au Batofar.*

LE FIGARO

« Sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur » Beaumarchais

LES CRITIQUES DU FIGARO

Œdipe va au marché

Ma famille de Carlos Liscano au Théâtre de l'Est parisien

THÉÂTRE. Uruguayen, Carlos Liscano a longuement, et très jeune, connu les prisons de la dictature. Son écriture est liberté. Pour peu qu'on s'intéresse au domaine sud-américain, on le connaît par des livres tendus, denses, romans, nouvelles, jusqu'à une bande dessinée qu'il compose entièrement. En France, le truchement de la traductrice Françoise Thanas, plume précise et musicale à la fois, a fait beaucoup pour Carlos Liscano, comme le fait Michel Didym qui, après *Tintas frescas*, cycle d'échanges France-Amérique latine avec l'Afaa (Association française d'action artistique), ne lâche pas ce fil.

Ma famille est une pièce qui peut s'adresser aux enfants. Mais elle frappe de plein fouet chacun. Liscano avec cette fausse désinvolture qui signe un humour un peu désespéré, une lucidité, une terrible ironie, mais non sans tendresse, parle d'un père et d'une mère qui ne cessent de vendre leurs enfants. Pas d'état d'âme, pas de morale. Œdipe va au marché et ne s'embarrasse d'aucun complexe... Michel Didym insuffle des humeurs de cabaret à cette féroce comédie interprétée à la perfection par un quatuor d'intervention qui chante, bouge, joue, se métamorphose, accompagné en musique par Jacques Bouniard. Louons Catherine Matisse, Christian Drillaud, Thierry Gimenez et Christophe Odent dans un décor léger et astucieux de Stéphanie Mathieu et des costumes amusants de Mathieu Trillaud.

Ce spectacle se donne au cœur du projet de Catherine Anne qui dirige avec passion le Théâtre de l'Est parisien. Plus tôt dans l'après-midi, *Ah là là ! quelle histoire*, reprise dans une nouvelle mise en scène d'un des succès de l'auteur-metteur en scène avec Fabienne Luchetti, Stéphanie Rongeot et Thierry Belnet, enthousiasme les enfants qui peuvent ensuite suivre des ateliers, rencontrer les artistes, goûter.



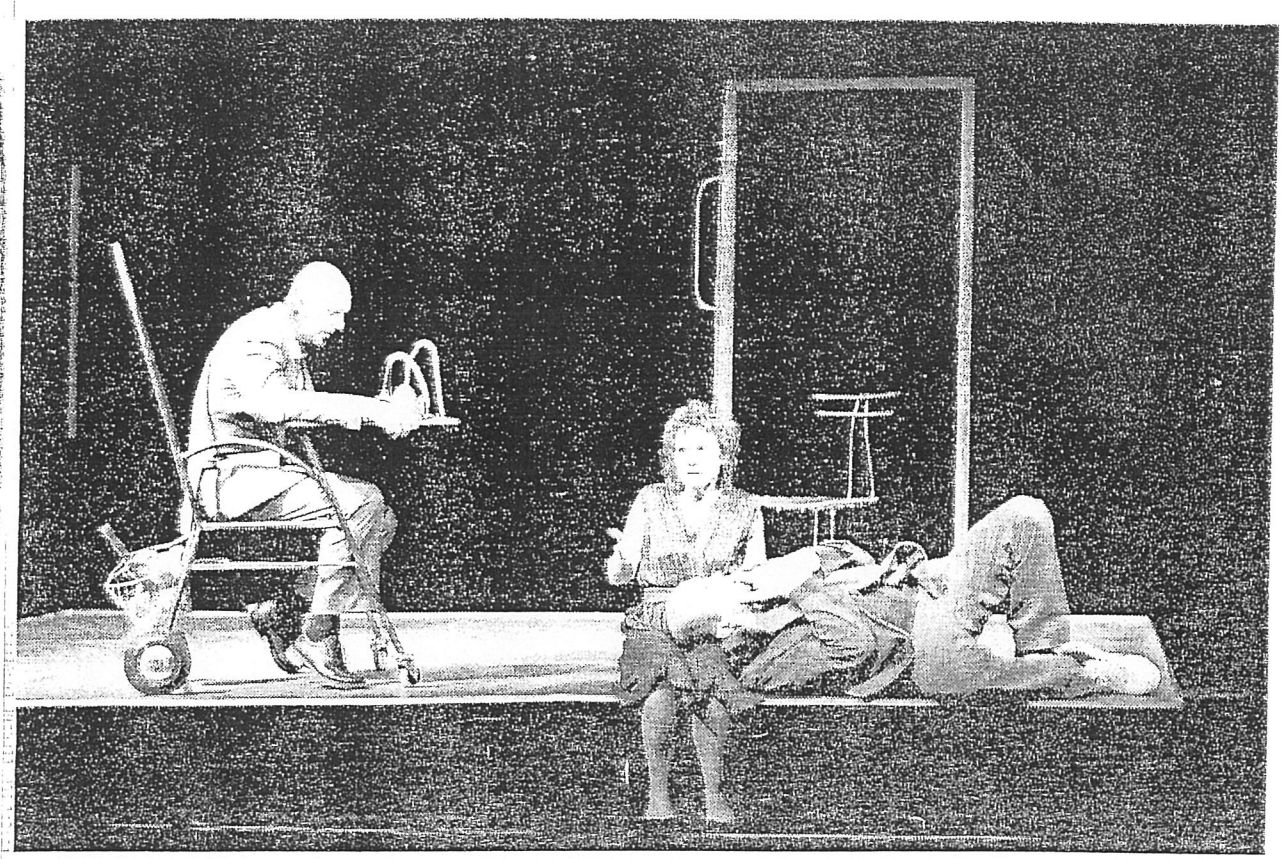
Ramon Senera/Agence Bernand

Après le dîner, la soirée se termine par un cabaret très drôle, avec les acteurs de l'après-midi et la très acide Valérie Vinci et le musicien Jean-Christophe Cormier. Chansons du répertoire et textes d'Eugène Durif, artiste associé cette saison dont on verra des créations en janvier. On a passé plus de six heures au théâtre et on est ravi !

ARMELLE HÉLIOT

TEP jusqu'au 11 décembre. Samedi 10, à 16 h 30, Ah là, là ! quelle histoire. Puis Ma famille au Théâtre national de Toulouse, du 14 au 18 décembre. Tél. : 01.43.64.80.80. Textes publiés par Théâtrales jeunesse et Actes-Sud Papiers.

Libération



Ohne («sans» en allemand) avec Dominique Wittorski, Bernadette Le Sache et Yves Arnault.

Théâtre. Une farce absurde sur l'ANPE révèle Dominique Wittorski.

«Ohne», du bon boulot

Ohne *de Dominique Wittorski. Théâtre de l'Est parisien, jusqu'au 19 mars. Rens. : 01 43 64 80 80 et www.theatre-estparisien.net.*

Commentaire d'un élève de première de Noisy-le-Grand, avant de reprendre le car: «*Un truc de ouf.*» Bien vu. C'est en effet, sauf erreur, la première fois qu'une pièce de théâtre se passe entièrement dans un bureau d'ANPE. Une gageure. Tenue de bout en bout par Dominique Wittorski, qui est l'auteur de *Ohne* (1), ainsi que le metteur en scène et l'un des interprètes. Sorti de l'Insas, l'excellente école des acteurs bruxelloise, il a écrit une première pièce au joli titre de *Katowice-Eldorado* (Katowice est une ville polonaise passablement industrielle), puis d'autres. Il a aussi réalisé un court et un moyen métrages. *Ohne* est initialement une commande de France Culture. Une représentation bourrée de scolaires est toujours un bon test pour voir si un spectacle a du ressort : quand le chahut gagne, ce ne sont généralement pas les élèves qui ont tort. Au TEP, comme un autocar banlieusard est en retard (embouteillages), le spectacle tarde à commencer. Les fous rires nerveux des lycéens ont la vie belle, mais très vite les acteurs les catalysent en vrais rires.

«Vais crover». D'abord, il y a Yves Arnault, l'acteur qui interprète le personnage de Ohne (on apprendra à la fin ce que ce mot veut dire «sans» en allemand), un personnage qui aligne des phrases courtes mais têtues, mets des «o» à la place des «e». «*V'ais crover*» sont ses premiers mots. Il pourrait être un plombier polonais (le pays, il en parle, sous la plume de l'auteur, au nom polonais), il est simplement un type qui sort de l'hôpital, source de quiproquo – il n'était pas malade, mais avait trouvé un job de cobaye pour tester des médicaments, le test est terminé. Quant à son boulot d'avant, évidemment, il n'a pas de fiches de paye.

Ohne ne se plaint pas. Il ne comprend rien au régime de l'ANPE, au service clientèle. Il a vu le mot «emploi», est entré, veut sortir de là avec du boulot, alors il ne bouge pas. On lui dit de prendre un numéro – il prend – et de regarder le cadran – il regarde. A l'heure de la fermeture, il le regarde toujours et c'est là que la pièce commence : il refuse de partir. Devant son obstination, l'employé finit par rester pour traiter son dossier. L'histoire se reproduit trois jours de suite, avec trois interlocuteurs différents, donc trois acteurs, formidables : Alexandre Aflalo, Raphaël Almosni et enfin l'auteur. Les élèves de Noisy-le-Grand sont subjugués.

Une représentation bourrée de scolaires est toujours un bon test : très vite, les acteurs catalysent les fous rires des lycéens en vrais rires.

Parce que loin de verser dans le théâtre naturaliste ou le plaidoyer social de service, c'est vers l'absurde et le burlesque que l'auteur-acteur-metteur en scène amène son petit monde – auquel vient s'ajouter la mère de Ohne morte depuis longtemps, qui s'immisce dans le bureau de l'ANPE (Bernadette Le Saché que l'on revoit avec plaisir).

Tendresse. Tout tourne autour du «*formulaire bleu*» qu'il faut remplir. Ohne est incapable de répondre à une question. Tout ce qu'il sait faire, c'est raconter sa vie. L'incompréhension et l'obstination font la paire, le monde se renverse, le demandeur d'emploi finit par rendre complètement barge l'employé de l'ANPE, passe dans l'air une tendresse qui rappelle parfois celle des personnages tombés du ciel des pièces de François Billedoux. La mise en scène physique et l'engagement des acteurs qui multiplient les gags corporels mettent en vrille le spectacle où l'on ne chôme pas. Tous ceux qui se sont, un jour ou l'autre, assis dans un bureau de l'ANPE, un dossier en main, et tous ceux qui y travaillent devraient voir ça. Un truc de ouf, oui.

JEAN-PIERRE THIBAUDAT

(1) La pièce vient de paraître chez Actes Sud papiers.